6 7 8 9 10 1 2 3 4 5 6 7 8 9 20 1 2 3 4 5 6 7 8

EX LIBRIS
HEINRICH B GERLAND

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

SECONDE PARTIE

DES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME TROISIÈME.

A GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

Intus et in cute.

LIVRE SEPTIÈME.

APRÈS deux ans de ſilence & de patience, malgré mes réſolutions, je prends la plume. Lecteur, ſuſpendez votre jugement ſur les raiſons qui m'y forcent. Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paiſible

jeuneſſe dans une vie égale aſſez douce, ſans de grandes traverſes, ni de grandes proſpérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, ſortant du repos par ſecouſſes, mais y rentrant par laſſitude & par goût, & qui, me ramenant toujours loin des grandes vertus & plus loin des grands vices, à la vie oiſeuſe & tranquille pour laquelle je me ſentois né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, ſoit en bien ſoit en mal. Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer! Le ſort qui durant trente ans favoriſa mes penchans, les contraria durant les trente autres, & de cette oppoſition continuelle entre ma ſituation & mes inclinations, on verra naître des fautes énormes,

des malheurs inouis, & toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adverſité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la ſeconde de mémoire auſſi, j'y en ferai probablement beaucoup d'avantage. Les doux ſouvenirs de mes beaux ans paſſés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laiſſé mille impreſſions charmantes que j'aime ſans ceſſe à me rappeler. On verra bientôt combien ſont différens ceux du reſte de ma vie. Les rappeler c'eſt en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle de ma ſituation par ces triſtes retours, je les écarte autant qu'il m'eſt poſſible, & ſouvent j'y réuſſis au point de ne les pouvoir plus retrouver au beſoin. Cette facilité d'oublier les maux

eſt une conſolation que le Ciel m'a ménagée dans ceux que le ſort devoit un jour accumuler ſur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, eſt l'heureux contrepoids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avois raſſemblés pour ſuppléer à ma mémoire & me guider dans cette entrepriſe, paſſés en d'autres mains ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidelle ſur lequel je puiſſe compter; c'eſt la chaîne des ſentimens qui ont marqué la ſucceſſion de mon être, & par eux celles des événemens qui en ont été la cauſe ou l'effet. J'oublie aiſément mes malheurs, mais je ne puis oublier mes fautes, & j'oublie encore moins mes bons ſentimens. Leur ſouvenir m'eſt trop

cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire des omiſſions dans les faits, des tranſpoſitions, des erreurs de dates; mais je ne puis me tromper ſur ce que j'ai ſenti, ni ſur ce que mes ſentimens m'ont fait faire, & voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confeſſions eſt de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les ſituations de ma vie. C'eſt l'hiſtoire de mon ame que j'ai promiſe, & pour l'écrire fidellement je n'ai pas beſoin d'autres mémoires: il me ſuffit, comme j'ai fait juſqu'ici, de rentrer au dedans de moi.

Il y cependant, & très-heureuſement, un intervalle de ſix à ſept ans dont j'ai des renſeignemens sûrs dans un recueil tranſcrit de lettres dont les originaux ſont dans les mains de M. du Peyrou. Ce

recueil, qui finit en 1760 comprend tout le temps de mon ſéjour à l'hermitage, & de ma grande brouillerie avec mes ſoi-diſans amis : époque mémorable dans ma vie & qui fut la ſource de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me reſter, & qui ſont en très-petit nombre, au lieu de les tranſcrire à la ſuite du recueil, trop volumineux pour que je puiſſe eſpérer de les ſouſtraire à la vigilance de mes argus, je les tranſcrirai dans cet écrit même, lorſqu'elles me paroîtront fournir quelque éclairciſſement, ſoit à mon avantage ſoit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confeſſions pour croire que je fais mon apologie ; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taiſe la vérité, lorſqu'elle parle en ma faveur.

Au reſte cette ſeconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage ſur elle que par l'importance des choſes. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaiſir, avec complaiſance, à mon aiſe, à Wootton ou dans le Château de Trie : tous les ſouvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant de nouvelles jouiſſances. J'y revenois ſans ceſſe avec un nouveau plaiſir, & je pouvois tourner mes deſcriptions ſans gêne juſqu'à ce que j'en fuſſe content.

Aujourd'hui ma mémoire & ma tête affoiblies me rendent preſque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force & le cœur ſerré de détreſſe. Il ne m'offre que malheurs, trahiſons, perfidies, que ſouvenirs attriſtans &

déchirans. Je voudrois pour tout au monde pouvoir enſevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire, & forcé de parler malgré moi, je ſuis réduit encore à me cacher, à ruſer, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choſes pour leſquelles j'étois le moins né; les planchers ſous leſquels je ſuis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles, environné d'eſpions & de ſurveillans malveillans & vigilans, inquiet & diſtrait, je jette à la hâte ſur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je ſais que malgré les barrières immenſes qu'on entaſſe ſans ceſſe autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fiſſure. Comment m'y prendre pour la faire percer? Je le tente avec peu d'eſpoir de ſuc-

cès. Qu'on juge ſi c'eſt-là de quoi faire des tableaux agréables & leur donner un coloris bien attrayant! J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture, que rien en la pourſuivant ne peut les garantir de l'ennui, ſi ce n'eſt le déſir d'achever de connoître un homme, & l'amour ſincère de la juſtice & de la vériré.

Je me ſuis laiſſé dans ma première Partie, partant à regret pour Paris, dépoſant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier Château en Eſpagne, projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les tréſors que j'aurois acquis, & comptant ſur mon ſyſtême de muſique, comme ſur une fortune aſſurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoiſſances, pour m'y procurer quel-

ques recommandations pour Paris & pour vendre mes livres de Géométrie que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. & Mde. de Mably marquèrent du plaiſir à me revoir, & me donnèrent à dîner pluſieurs fois. Je fis chez eux connoiſſance avec l'abbé de Mably, comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condillac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres pour Paris, entre autres une pour M. de Fontenelle & une pour le Comte de de Caylus. L'un & l'autre me furent des connoiſſances très-agréables, ſurtout le premier qui juſqu'à ſa mort n'a point ceſſé de me marquer de l'amitié, & de me donner dans nos tête-à-têtes des conſeils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes avec lequel

j'avois depuis long-temps fait connoiſſance, & qui m'avoit ſouvent obligé de grand cœur & avec le plus vrai plaiſir. En cette occaſion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres, & il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'Intendant dont je devois la connoiſſance à M. Bordes, & à qui je dus celle de M. le Duc de Richelieu qui paſſa à Lyon dans ce temps-là. M. Pallu me préſenta à lui. M. de Richelieu me reçut bien, & me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis pluſieurs fois, ſans pourtant que cette haute connoiſſance dont j'aurai ſouvent à parler dans la ſuite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le muſicien David qui m'avoit rendu ſervice dans ma dé-

treſſe, à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet & des bas que je ne lui ai jamais rendus & qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous ſoyons revus ſouvent depuis ce temps-là. Je lui ai pourtant fait dans la ſuite un préſent à peu près équivalent. Je dirois mieux que cela s'il s'agiſſoit ici de ce que j'ai dû; mais il s'agit de ce que j'ai fait, & malheureuſement ce n'eſt pas la même choſe.

Je revis le noble & généreux Perrichon, & ce ne fut pas ſans me reſſentir de ſa magnificence ordinaire, car il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien Pariſot, le meilleur & le mieux-faiſant des hommes; je revis ſa chère Godefroi qu'il

qu'il entretenoit depuis dix ans, & dont la douceur de caractère & la bonté de cœur faiſoient à-peu-près tout le mérite; mais qu'on ne pouvoit aborder ſans intérêt, ni quitter ſans attendriſſement; car elle étoit au dernier terme d'une étiſie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme que l'eſpèce de ſes attachemens. (*) Quand on avoit vu

(*) A moins qu'il ne ſe ſoit d'abord trompé dans ſon choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait enſuite changé de caractère par un concours de cauſes extraordinaires; ce qui n'eſt pas impoſſible abſolument. Si l'on vouloit admettre ſans modification cette conſéquence, il faudroit donc juger de Socrate par ſa femme Xantippe & de Dion par ſon ami Calippus, ce qui ſeroit le plus inique & le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reſte qu'on écarte ici toute application injurieuſe à ma femme. Elle eſt, il eſt vrai, foible & plus facile à tromper que je ne l'avois cru; mais pour ſon caractère, pur, excellent, ſans malice, il eſt digne de toute mon eſtime.

la douce Godefroi, on connoiſſoit le bon Pariſot.

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la ſuite je les négligeai tous. Non certainement par ingratitude, mais par cette invincible pareſſe qui m'en a ſouvent donné l'air. Jamais le ſentiment de leurs ſervices n'eſt ſorti de mon cœur; mais il m'en eut moins coûté de leur prouver ma reconnoiſſance que de la leur témoigner aſſidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-deſſus de mes forces; ſitôt que je commence à me relâcher, la honte & l'embarras de réparer ma faute me la font aggraver, & je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le ſilence & j'ai paru les oublier. Pariſot & Perrichon n'y ont pas même fait attention, & je les ai toujours trouvé les mêmes; mais on verra

vingt ans après dans M. Bordes juſqu'où l'amour-propre d'un bel-eſprit peut porter la vengeance lorſqu'il ſe croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier une aimable perſonne que j'y revis avec plus de plaiſir que jamais, & qui laiſſa dans mon cœur des ſouvenirs bien tendres. C'eſt Mlle. Serre dont j'ai parlé dans ma première Partie, & avec laquelle j'avois renouvelé connoiſſance tandis que j'étois chez M. de Mably.

A ce voyage, ayant plus de loiſir, je la vis davantage; mon cœur ſe prit, & très-vivement. J'eus quelque lieu de penſer que le ſien ne m'étoit pas contraire; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuſer. Elle n'avoit rien ni moi non plus; nos ſituations étoient trop ſemblables pour

que nous puſſions nous unir, & dans les vues qui m'occupoient j'étois bien éloigné de ſonger au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appelé M. Genève, paroiſſoit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux; il me parut honnête homme, il paſſoit pour l'être. Perſuadé qu'elle ſeroit heureuſe avec lui, je déſirai qu'il l'épousât, comme il a fait dans la ſuite; & pour ne pas troubler leurs innocentes amours je me hâtai de partir, faiſant pour le bonheur de cette charmante perſonne, des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas, bien court; car j'appris dans la ſuite qu'elle étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route je ſentis, & j'ai ſouvent ſenti depuis

lors en y repenſant, que ſi les ſacrifices qu'on fait au devoir & à la vertu coûtent à faire, on en eſt bien payé par les doux ſouvenirs qu'ils laiſſent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par ſon côté défavorable, autant à celui-ci je le vis par ſon côté brillant, non pas toute-fois quant à mon logement; car ſur une adreſſe que m'avoit donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel St. Quentin rue des Cordiers proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre; mais où cependant avoient logé des hommes de mérite tels que Greſſet, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac, & pluſieurs autres dont malheureuſement je n'y trouvai plus aucun; mais j'y trouvai un M. de Bonnefond, hobereau boîteux, plaideur, faiſant

le puriſte, auquel je dus la connoiſſance de M. Roguin, maintenant le doyen de mes amis, & par lui celle du philoſophe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler dans la ſuite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narciſſe & mon projet de muſique pour toute reſſource, & ayant par conſéquent peu de temps à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me preſſai de faire valoir mes recommandations.

Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure paſſable, & qui s'annonce par des talens, eſt toujours sûr d'être accueilli. Je le fus; cela me procura des agrémens ſans me mener à grand choſe. De toutes les perſonnes à qui je fus recommandé, trois ſeules me furent utiles. M. Dameſin, gentilhomme Savoyard, alors écuyer & je crois favori de Mde. la princeſſe de Carignan. M. de B.. ſecrétaire de l'académie des inſcriptions, & garde des médailles du cabinet du Roi, & le P. Caſtel, Jéſuite, auteur du clavecin oculaire.

Toutes ces recommandations, excepté celle de M. Dameſin, me venoient de l'abbé de Mably.

M. Dameſin pourvut au plus preſſé par deux connoiſſances qu'il me procura. L'une de M. de Gaſc, préſident à mortier au parlement de Bordeaux, & qui jouoit très-bien du violon : l'autre de M. l'abbé de Léon qui logeoit alors en Sorbonne; jeune ſeigneur très-aimable, qui mourut à la fleur de ſon âge après avoir brillé quelques inſtans dans le monde ſous

le nom de chevalier de Rohan. L'un & l'autre eurent la fantaiſie d'apprendre la compoſition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui ſoutinrent un peu ma bourſe tariſſante. L'abbé de Léon me prit en amitié & vouloit m'avoir pour ſon ſecrétaire : mais il n'étoit pas riche & ne put m'offrir en tout que huit cent francs que je refuſai, bien à regret, mais qui ne pouvoient me ſuffire pour mon logement, ma nourriture & mon entretien.

M. de B.. me reçut fort bien. Il aimoit le ſavoir, il en avoit, mais il étoit un peu pédant. Mde. de B.. auroit étoit ſa fille ; elle étoit brillante & petite-maîtreſſe. J'y dînois quelquefois ; on ne ſauroit avoir l'air plus gauche & plus ſot que je ne l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit

& rendoit le mien plus plaiſant. Quand elle me préſentoit une aſſiette, j'avançois ma fourchette pour piquer modeſtement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit, de ſorte qu'elle rendoit à ſon laquais l'aſſiette qu'elle m'avoit deſtinée, en ſe tournant pour que je ne la viſſe pas rire. Elle ne ſe doutoit guères que dans la tête de ce campagnard, il ne laiſſoit pas d'y avoir quelque eſprit. M. de B.. me préſenta à M. de Réaumur ſon ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'Académie des ſciences. Il lui parla de mon projet, & du déſir que j'avois de le ſoumettre à l'examen de l'Académie. M. de Réaumur ſe chargea de la propoſition, qui fut agréée ; le jour donné je fus introduit & préſenté par M. de Réaumur, & le même jour 22 Août 1742, j'eus

l'honneur de lire à l'Académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illuſtre aſſemblée fût aſſurément très-impoſante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mde. de B.., & je me tirai paſſablement de mes lectures & de mes réponſes. Le mémoire réuſſit, & m'attira des complimens qui me ſurprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que devant une Académie, quiconque n'en étoit pas, pût avoir le ſens commun. Les commiſſaires qu'on me donna furent Mrs. de Mairan, Hellot, & de Fouchy. Tous trois gens de mérite aſſurément; mais dont pas un ne ſavoit la muſique, aſſez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces Meſſieurs, je me convainquis avec autant de certitude que de

ſurpriſe, que ſi quelquefois les ſavans ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent, en revanche, encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelques foibles, quelques fauſſes que fuſſent la plupart de leurs objections, & quoique j'y répondiſſe timidement, je l'avoue, & en mauvais termes, mais par des raiſons péremptoires, je ne vins pas une ſeule fois à bout de me faire entendre & de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phraſes ſonores, ils me réfutoient ſans m'avoir compris. Ils déterrèrent je ne ſais où, qu'un moine appelé le P. Souhaitti, avoit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en fut aſſez pour prétendre que mon ſyſtême n'étoit pas neuf: & paſſe pour cela; car bien que je n'euſſe jamais oui par-

ler du P. Souhaitti, & bien que ſa manière d'écrire les ſept notes du plain-chant, ſans même ſonger aux octaves, ne méritât en aucune ſorte d'entrer en parallèle avec ma ſimple & commode invention pour noter aiſément par chiffres toute muſique imaginable, clefs, ſilences, octaves, meſures, temps, & valeurs des notes; choſes auxquelles Souhaitti n'avoit pas même ſongé; il étoit néanmoins très-vrai de dire, que quant à l'élémentaire expreſſion des ſept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là, & ſitôt qu'ils voulurent parler du fonds du ſyſtême, ils ne firent plus que déraiſonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les tranſpoſitions & les clefs, en-

ſorte que le même morceau ſe trouvoit noté & tranſpoſé à volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement ſuppoſé d'une ſeule lettre initiale à la tête de l'air. Ces Meſſieurs avoient ouï dire aux croqueſols de Paris que la méthode d'exécuter par tranſpoſition ne valoit rien. Ils partirent de-là pour tourner en invincible objection contre mon ſyſtême, ſon avantage le plus marqué, & ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale, & mauvaiſe pour l'inſtrumentale; au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale & meilleure pour l'inſtrumentale. Sur leur rapport l'Académie m'accorda un certificat plein de très-beaux complimens, à travers leſquels on démêloit pour le fonds, qu'elle ne jugeoit mon ſyſtême ni neuf ni

utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille pièce l'ouvrage intitulé : *Diſſertation ſur la muſique moderne*, par lequel j'en appelois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occaſion combien, même avec un eſprit borné, la connoiſſance unique mais profonde de la choſe eſt préférable, pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des ſciences, lorſqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La ſeule objection ſolide qu'il y eut à faire à mon ſyſtême y fut faite par Rameau. A peine le lui eus-je expliqué, qu'il en vit le côté foible. Vos ſignes, me dit-il, ſont très-bons, en ce qu'ils déterminent ſimplement & clairement les valeurs, en ce qu'ils repréſentent nettement les intervalles & mon-

trent toujours le ſimple dans le redoublé, toutes choſes que ne fait pas la note ordinaire; mais ils ſont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'eſprit qui ne peut toujours ſuivre la rapidité de l'éxécution. La poſition de nos notes, continua-t-il, ſe peint à l'œil ſans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très-haute, & l'autre très-baſſe, ſont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints; mais pour m'aſſurer chez vous de cette tirade, il faut néceſſairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup-d'œil ne peut ſuppléer à rien. L'objection me parut ſans replique, & j'en convins à l'inſtant : quoiqn'elle ſoit ſimple & frappante, il n'y a qu'une grande

pratique de l'art qui puiſſe la ſuggérer, & il n'eſt pas étonnant qu'elle ne ſoit venue à aucun Académicien; mais il l'eſt que tous ces grands ſavans qui ſavent tant de choſes, ſachent ſi peu, que chacun ne devroit juger que de ſon métier.

Mes fréquentes viſites à mes Commiſſaires & à d'autres Académiciens me mirent à portée de faire connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus diſtingué dans la littérature, & par-là cette connoiſſance ſe trouva toute faite lorſque je me vis dans la ſuite inſcrit tout d'un coup parmi eux. Quant-à-préſent, concentré dans mon ſyſtême de muſique, je m'obſtinai à vouloir par là faire une révolution dans cet art, & parvenir de la ſorte à une célébrité qui dans les beaux arts ſe conjoint toujours

toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre & travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable, à refondre, dans un ouvrage deſtiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'Académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût ſe charger de mon manuſcrit; vu qu'il y avoit quelque dépenſe à faire pour les nouveaux caractères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, & qu'il me ſembloit cependant bien juſte que mon ouvrage me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, ſans compter le privilége que je payai ſeul. Tant fut opéré par le dit Quillau, que j'en fus pour mon privilége & n'ai

tiré jamais un liard de cette édition, qui vraiſemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé Des Fontaines m'eût promis de la faire aller, & que les autres Journaliſtes en euſſent dit aſſez de bien.

Le plus grand obſtacle à l'eſſai de mon ſyſtême, étoit la crainte que s'il n'étoit pas admis, on ne perdit le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je diſois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées ſi claires, que pour apprendre la muſique par les caractères ordinaires, on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enſeignai gratuitement la muſique à une jeune Américaine appelée Mlle. Des Roulins, dont M. Roguin m'avoit procuré la connoiſſance; en trois mois elle fut en état de déchiffrer ſur ma

note quelque muſique que ce fût, & même de chanter à livre ouvert, mieux que moi-même, toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce ſuccès fut frappant, mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux; mais avec quelque talent pour trouver des choſes utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore caſſée; mais cette ſeconde fois j'avois trente ans, & je me trouvois ſur le pavé de Paris, où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces mémoires. Je venois de me donner des mouvemens auſſi grands qu'inutiles; j'avois beſoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au déſeſpoir, je

me livrai tranquillement à ma pareſſe & aux ſoins de la providence, & pour lui donner le temps de faire ſon œuvre, je me mis à manger ſans me preſſer, quelques louis qui me reſtoient encore, réglant la dépenſe de mes nonchalans plaiſirs ſans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours l'un, & au ſpectacle que deux fois la ſemaine. A l'égard de la dépenſe des filles, je n'eus aucune réforme à y faire, n'ayant mis de ma vie un ſol à cet uſage, ſi ce n'eſt une ſeule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La ſécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente & ſolitaire que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, eſt une des ſingularités de ma vie & une des biſarreries de mon humeur. L'extrême beſoin

que j'avois qu'on pensât à moi, étoit préciſément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer, & la néceſſité de faire des viſites me les rendit inſupportables, au point que je ceſſai même de voir les Académiciens & autres gens de lettres avec leſquels j'étois déjà faufilé. Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle furent preſque les ſeuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narciſſe. Elle lui plut, & il eut la complaiſance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à-peu-près de mon âge. Il aimoit la muſique; il en ſavoit la théorie; nous en parlions enſemble; il me parloit auſſi de ſes projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaiſons plus intimes qui ont duré quinze ans, & qui probablement dureroient en-

core ſi malheureuſement, & bien par ſa faute, je n'euſſe été jeté dans ſon même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court & précieux intervalle qui me reſtoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des paſſages de poëtes, que j'avois appris cent fois & autant de fois oubliés.

Tous les matins vers les dix-heures j'allois me promener au Luxembourg un Virgile ou un Rouſſeau dans ma poche, & là juſqu'à l'heure du dîner je rememorois tantôt une ode ſacrée & tantôt une bucolique, ſans me rebuter de ce qu'en repaſſant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelois qu'après la défaite de Nicias à Syracuſe, les Athéniens captifs gagnoient leur vie à réciter les poëmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuſe mémoire à retenir tous les poëtes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins ſolide dans les échecs auxquels je conſacrois régulièrement chez Maugis les après-midi des jours que je n'allois pas au ſpectacle. Je fis là connoiſſance avec M. de Légal, avec un M. Huſſon, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, & n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas, cependant, que je ne devinſſe à la fin plus fort qu'eux tous, & c'en étoit aſſez ſelon moi, pour me ſervir de reſſource. De quelque folie que je m'engouaſſe, j'y portois toujours la même manière de raiſonner. Je me diſois : quiconque prime en quelque choſe

eſt toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi; je ſerai recherché; les occaſions ſe préſenteront, & mon mérite fera le reſte. Cet enfantillage n'étoit pas le ſophiſme de ma raiſon, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands & rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma pareſſe, & je m'en voilois la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendois ainſi tranquillement la fin de mon argent, & je crois que je ſerois arrivé au dernier ſol ſans m'en émouvoir d'avantage, ſi le P. Caſtel que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Caſtel étoit fou, mais bon-homme au demeurant : il étoit fâché de me voir conſumer ainſi ſans rien faire. Puiſque les muſiciens, me dit-il,

puiſque les ſavans ne chantent pas à votre uniſſon, changez de corde & voyez les femmes. Vous réuſſirez peut-être mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à Mde. de B.....l; allez la voir de ma part.

C'eſt une bonne femme qui verra avec plaiſir un pays de ſon fils & de ſon mari. Vous verrez chez elle Mde. de B.....e ſa fille, qui eſt une femme d'eſprit. Mde. D...n en eſt une autre à qui j'ai auſſi parlé de vous : portez-lui votre ouvrage; elle a envie de vous voir, & vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce ſont comme des courbes dont les ſages ſont les aſymptotes; ils s'en approchent ſans ceſſe, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées, je pris enfin courage, & j'allai voir

Mde. de B.....l. Elle me reçut avec bonté : Mde. de B.....e étant entrée dans ſa chambre, elle lui dit : ma fille, voilà M. Rouſſeau dont le P. Caſtel nous a parlé. Mde. de B.....e me fit compliment ſur mon ouvrage, & me menant à ſon clavecin, me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à ſa pendule qu'il étoit près d'une heure, je voulus m'en aller. Mde. de B.....l me dit ; vous êtes loin de votre quartier, reſtez ; vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart d'heure après, je compris par quelque mot, que le dîner auquel elle m'invitoit, étoit celui de ſon office. Mde. de B.....l étoit une très-bonne femme, mais bornée, & trop pleine de ſon illuſtre nobleſſe Polonoiſe, elle avoit peu d'idée des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeoit même en cette occaſion ſur mon

maintien plus que ſur mon équipage, qui, quoique très-ſimple étoit fort propre, & n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laiſſer voir tout mon dépit, je dis à Mde. de B.....l qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, & je voulus partir. Mde. de B.....e s'approcha de ſa mère, & lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Mde. de B.....l ſe leva pour me retenir, & me dit : je compte que c'eſt avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier ſeroit faire le ſot, & je reſtai. D'ailleurs la bonté de Mde. de B.....e m'avoit touché & me la rendoit intéreſſante. Je fus fort aiſe de dîner avec

elle, & j'eſpérai qu'en me connoiſſant davantage, elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le préſident de L.....n, grand ami de la maiſon, y dîna auſſi. Il avoit ainſi que Mde. de B.....e, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites alluſions fines. Il n'y avoit pas là de quoi briller pour le pauvre Jean Jaques. J'eus le bon ſens de ne vouloir pas faire le gentil malgré Minerve, & je me tus. Heureux! ſi j'euſſe été toujours auſſi ſage. Je ne ſerois pas dans l'abyme où je ſuis aujourd'hui. J'étois déſolé de ma lourdiſe, & de ne pouvoir juſtifier au yeux de Mde. de B.....e ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

Après le dîner je m'aviſai de ma reſſource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers écrite à Pariſot pendant mon ſéjour à Lyon.

Ce morceau ne manquoit pas de chaleur; j'en mis dans la façon de le réciter, & je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, ſoit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de Mde. de B.....e diſoient à ſa mère: hé bien, Maman! avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes? Juſqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros, mais après m'être ainſi vengé, je fus content. Mde. de B.....e pouſſant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire ſenſation dans Paris, & devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confeſſions du Comte de* ***. Ce livre, me dit-elle, eſt un mentor dont vous aurez beſoin dans le monde.

Vous ferez bien de le conſulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoiſſance pour la main dont il me venoit; mais riant ſouvent de l'opinion que paroiſſoit avoir cette Dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage je déſirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inſpiroit très-bien: c'eſt le ſeul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres (*).

Dès-lors j'oſai compter que Mde. la baronne de B.....l & Mde. la marquiſe de B.....e prenant intérêt à moi, ne me laiſſeroient pas long-temps ſans reſſource, & je ne me trompai pas. Parlons maintenant

(*) Je l'ai cru ſi long-temps & ſi parfaitement, que c'eſt à lui que depuis mon retour à Paris je confiai le manuſcrit de mes Confeſſions. Le défiant J. J. n'a jamais pu croire à la perfidie & à la fauſſeté qu'après en avoir été la victime.

de mon entrée chez Mde. D...n, qui a eu de plus longues ſuites.

Mde. D...n étoit, comme on ſait, fille de S....l B.....d & de Mde. F.....e. Elles étoient trois ſœurs qu'on pouvoit appeler les trois Grâces. Mde. de la T.... e, qui fit une eſcapade en Angleterre avec le duc de K.....n. Mde. D...y, l'amie, l'unique & ſincère amie de M. le P....e de C...i; femme adorable, autant par la douceur, par la bonté de ſon charmant caractère, que par l'agrément de ſon eſprit, & par l'inaltérable gaieté de ſon humeur. Enfin Mde D...n la plus belle des trois, & la ſeule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans ſa conduite.

Elle fut le prix de l'hoſpitalité de M. D...n, à qui ſa mère la donna avec une place de fermier-général & une fortune immenſe,

en reconnoiſſance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans ſa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me reçut à ſa toilette. Elle avoit les bras nuds, les cheveux épars, ſon peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très-nouveau; ma pauvre tête n'y tint pas : je me trouble, je m'égare; & bref, me voilà épris de Mde. D... n.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle; elle ne s'en apperçut point. Elle accueillit le livre & l'auteur, me parla de mon projet en perſonne inſtruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle; il n'en falloit pas tant pour me rendre fou, je le devins. Elle me permit de la venir voir; j'uſai, j'abuſai de la permiſſion.

permiſſion. J'y allois preſque tous les jours, j'y dînois deux ou trois fois la ſemaine. Je mourois d'envie de parler; je n'oſai jamais. Pluſieurs raiſons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maiſon opulente étoit une porte ouverte à la fortune; je ne voulois pas, dans ma ſituation, riſquer de me la fermer. Mde. D... n, toute aimable qu'elle étoit, étoit ſérieuſe & froide; je ne trouvois rien dans ſes manières d'aſſez agaçant pour m'enhardir. Sa maiſon, auſſi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, raſſembloit des ſociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuſes pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jetoient de l'éclat : les grands, les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez

elle que ducs, ambaſſadeurs, cordons bleus. Mde. la princeſſe de Rohan, Mde la comteſſe de Forcalquier, Mde. de Mirepoix, Mde. de Brignolé, milady Hervey pouvoient paſſer pour ſes amies. M. de Fontenelle, l'abbé de St. Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire, étoient de ſon cercle & de ſes dîners. Si ſon maintien réſervé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, ſa ſociété d'autant mieux compoſée n'en étoit que plus impoſante, & le pauvre J. J. n'avoit pas de quoi ſe flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'oſai donc parler, mais ne pouvant plus me taire j'oſai écrire. Elle garda deux jours ma lettre ſans m'en parler. Le troiſième jour elle me la rendit, m'adreſſant verbalement quelques mots

d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira ſur mes lèvres : ma ſubite paſſion s'éteignit avec l'eſpérance, & après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, ſans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma ſottiſe oubliée ; je me trompai. M. de F.....l, fils de M. D...n & beau-fils de Madame, étoit à-peu-près de ſon âge & du mien. Il avoit de l'eſprit, de la figure, il pouvoit avoir des prétentions ; on diſoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parce qu'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, & qu'elle vivoit parfaitement avec tous les deux. M. de F.....l aimoit & cultivoit les talens. La mu-

ſique, qu'il ſavoit fort bien, fut entre nous un moyen de liaiſon. Je le vis beaucoup ; je m'attachois à lui : tout d'un coup il me fit entendre, que Mde. D...n trouvoit mes viſites trop fréquentes, & me prioit de les diſcontinuer. Ce compliment auroit pu être à ſa place quand elle me rendit ma lettre ; mais huit ou dix jours après & ſans aucune autre cauſe, il venoit, ce me ſemble, hors de propos. Cela faiſoit une poſition d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. & Mde. de F.....l. J'y allai cependant plus rarement, & j'aurois ceſſé d'y aller tout-à-fait, ſi par un autre caprice imprévu, Mde. D...n ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à ſon fils, qui changeant de gouverneur, reſtoit ſeul durant cet intervalle. Je paſſai ces huit jours dans un ſupplice que le plaiſir d'obéir à Mde. D...n pouvoit ſeul me rendre ſouffrable : je ne m'en ſerois pas chargé huit autres jours de plus, quand Mde. D...n ſe ſeroit donnée à moi pour récompenſe.

M. de F.....l me prenoit en amitié, je travaillois avec lui ; nous commençâmes enſemble un cours de chymie chez Rouelle. Pour me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel St. Quentin, & vins me loger au jeu-de-paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtrière où logeoit M. D...n. Là, par la ſuite d'un rhume négligé, je gagnai une fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu ſouvent dans ma jeuneſſe de ces maladies inflammatoires, des pleuréſies, & ſurtout des eſquinancies auxquelles

j'étois très-ſujet, dont je ne tiens pas ici le regiſtre, & qui toutes m'ont fait voir la mort d'aſſez près pour me familiariſer avec ſon image. Durant ma convaleſcence j'eus le temps de réfléchir ſur mon état, & de déplorer ma timidité, ma foibleſſe & mon indolence, qui, malgré le feu dont je me ſentois embrâſé, me laiſſoit languir dans l'oiſiveté d'eſprit, toujours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade, j'étois allé à un opéra de Royer qu'on donnoit alors & dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talens des autres qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvois m'empêcher de trouver cette muſique foible, ſans chaleur, ſans invention. J'oſois quelquefois me dire, il me ſemble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que

j'avois de la compoſition d'un opéra, & l'importance que j'entendois donner par les gens de l'art à cette entrepriſe, m'en rebutoient à l'inſtant même, & me faiſoient rougir d'oſer y penſer. D'ailleurs où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles, & prendre la peine de les tourner à mon gré? Ces idées de muſique & d'opéra me revinrent durant ma maladie, & dans le tranſport de ma fièvre je compoſois des chants, des duos, des chœurs. Je ſuis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione* dignes peut-être de l'admiration des maîtres, s'ils avoient pu les entendre éxécuter. O ſi l'on pouvoit tenir regiſtre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes & ſublimes choſes on verroit ſortir quelquefois de ſon délire!

Ces ſujets de muſique & d'o-

péra m'occuppèrent encore pendant ma convaleſcence, mais plus tranquillement. A force d'y penſer & même malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, & tenter de faire à moi ſeul un opéra, paroles & muſique. Ce n'étoit pas tout-à-fait mon coup d'eſſai. J'avois fait à Chambéry un opéra-tragédie intitulé : *Iphis & Anaxarete*, que j'avois eu le bon ſens de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre intitulé : *la Découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé de Mably, à l'abbé Trublet, & à d'autres ; j'avois fini par faire le même uſage, quoique j'euſſe déjà fait la muſique du prologue & du premier acte, & que David m'eût dit en voyant cette muſique, qu'il y avoit des morceaux dignes du Buononcini.

Cette fois, avant de mettre la main à l'ouvrage, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque trois ſujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de muſique, & prenant pour chaque ſujet les amours d'un poëte, j'intitulai cet opéra, *les Muſes galantes*. Mon premier acte en genre de muſique forte étoit le Taſſe : le ſecond, en genre de muſique tendre, étoit Ovide ; & le troiſième, intitulé Anacréon, devoit reſpirer la gaieté du Dithyrambe. Je m'eſſeyai d'abord ſur le premier acte, & je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la compoſition. Un ſoir prêt d'entrer à l'opéra, me ſentant tourmenté, maîtriſé par mes idées,

je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, & là, me livrant à tout l'Oeſtre poëtique & muſical, je compoſai rapidement en ſept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princeſſe de Ferrare (car j'étois le Taſſe pour lors) & mes nobles & fiers ſentimens vis-à-vis de ſon injuſte frère, me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuſe que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princeſſe elle-même. Il ne reſta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait; mais ce peu preſque effacé par la laſſitude & le ſommeil, ne laiſſoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois je ne pouſſai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maiſon D...n, Mde. de B.....l & Mde. de B.....e que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de M..... capitaine aux gardes, venoit d'être nommé ambaſſadeur à Veniſe. C'étoit un ambaſſadeur de la façon de Barjac, auquel il faiſoit aſſiduement ſa cour. Son frère le chevalier de M..... gentilhomme de la manche de Mgr. le dauphin, étoit de la connoiſſauce de ces deux dames, & de celle de l'abbé Alary, de l'Académie françoiſe, que je voyois auſſi quelquefois. Mde. de B.....e, ſachant que l'ambaſſadeur cherchoit un ſecrétaire me propoſa. Nous entrâmes en pourparler. Je demandois cinquante

louis d'appointement, ce qui étoit bien peu dans une place où l'on eſt obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent piſtoles, & que je fiſſe le voyage à mes frais. La propoſition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de F.....l qui faiſoit ſes efforts pour me retenir, l'emporta.

Je reſtai, & M. de M..... partit, emmenant un autre ſecrétaire appelé M. Follau, qu'on lui avoit donné au bureau des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Veniſe qu'ils ſe brouillèrent. Follau voyant qu'il avoit à faire à un fou, le planta-là. Et M. de M..... n'ayant qu'un jeune abbé appelé M. de B...s qui écrivoit ſous le ſecrétaire & n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier ſon frère, homme d'eſprit, me tourna

ſi bien, me faiſant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de ſecrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage & je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du Mont-Cenis pour voir en paſſant ma pauvre maman. Mais je deſcendis le Rhône & fus m'embarquer à Toulon, tant à cauſe de la guerre & par raiſon d'économie, que pour prendre un paſſeport de M. de Mirepoix qui commandoit alors en Provence & à qui j'étois adreſſé. M. de M..... ne pouvant ſe paſſer de moi m'écrivoit lettre ſur lettre pour preer mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peſte de Meſſine. La flotte Angloiſe y avoit mouillé, & viſita la felouque ſur laquelle j'étois.

Cela nous assujettit en arrivant à Gênes, après une longue & pénible traversée, à une quarantaine de vingt-un jours.

On donna le choix aux passagers de la faire à bord, ou au lazaret dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insupportable chaleur, l'espace étroit, l'impossibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le lazaret, à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages absolument nud, où je ne trouvai ni fenêtre, ni lit, ni table, ni chaise, pas même un escabeau pour m'asseoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon sac de nuit, mes deux malles; on ferma sur moi

de grosses portes à grosses serrures, & je restai-là, maître de me promener à mon aise de chambre en chambre & d'étage en étage, trouvant partout la même solitude & la même nudité.

Tout celà ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque, & comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours comme j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand à force de changer de linge & de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes & de mes chemises, des draps de plusieurs serviettes que je cousus, une cou-

verture de ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un ſiège d'une malle poſée à plat & une table de l'autre de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai, en manière de bibliothéque, une douzaine de livres que j'avois. Bref, je m'accommodai ſi bien qu'à l'exception des rideaux & des fenêtres, j'étois preſque auſſi commodément à ce lazaret, abſolument nud, qu'à mon jeu-de-paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient ſervis avec beaucoup de pompe; deux grenadiers, la bayonnette au bout du fuſil, les eſcortoient; l'eſcalier étoit ma ſalle à manger, le palier me ſervoit de table, la marche inférieure me ſervoit de ſiège, & quand mon dîner étoit ſervi, l'on ſonnoit en ſe retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table.

Entre

Entre mes repas, quand je ne liſois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetière des Proteſtans qui me ſervoit de cour, ou je montois dans une lanterne qui donnoit ſur le port, & d'où je pouvois voir entrer & ſortir les navires. Je paſſai de la ſorte quatorze jours, & j'y aurois paſſé la vingtaine entière ſans m'ennuyer un moment, ſi M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée & demi-brûlée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours: je les allai paſſer chez lui, & je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de ſa maiſon que de celui du lazaret. Il me fit force careſſes. Dupont ſon ſecrétaire étoit un bon garçon, qui me mena tant à Gênes qu'à la cam-

pagne, dans plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez, & je liai avec lui connoissance & correspondance, que nous entretînmes fort longtemps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Vérone, Bresse, Padoue, & j'arrivai enfin à Venise impatiemment attendu par M. l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches tant de la cour que des autres ambassadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau, ni vu de ma vie un chiffre de ministre, je craignis d'abord d'être embarrassé; mais je trouvai que rien n'étoit plus simple, & en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui assurément n'en valoit pas la peine;

car outre que l'ambassade de Venise est toujours assez oisive, ce n'étoit pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée, ne sachant ni dicter, ni écrire lisiblement. Je lui étois très-utile; il le sentoit & me traita bien. Un autre motif l'y portoit encore. Depuis M. de F..... y son prédécesseur, dont la tête s'étoit dérangée, le consul de France, appelé M. Le Blond, étoit resté chargé des affaires de l'ambassade, & depuis l'arrivée de M. de M..... il continuoit de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de M....., jaloux qu'un autre fît son métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le consul, & sitôt que je fus arrivé, il

lui ôta les fonctions de ſecrétaire d'ambaſſade pour me les donner. Elles étoient inſéparables du titre ; il me dit de le prendre. Tant que je reſtai près de lui, jamais il n'envoya que moi ſous ce titre au ſénat & à ſon conférent ; & dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour ſecrétaire d'ambaſſade un homme à lui qu'un conſul, ou un commis des bureaux nommé par la Cour.

Cela rendit ma ſituation aſſez agréable, & empêcha ſes gentilshommes qui étoient Italiens ainſi que ſes pages & la plupart de ſes gens, de me diſputer la primauté dans ſa maiſon. Je me ſervis avec ſuccès de l'autorité qui y étoit attachée pour maintenir ſon droit de liſte, c'eſt-à-dire, la franchiſe de ſon quartier contre les tentatives qu'on fit pluſieurs fois

pour l'enfreindre, & auxquelles ſes officiers Vénitiens n'avoient garde de réſiſter. Mais auſſi je ne ſouffris jamais qu'il s'y refugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont ſon Excellence n'auroit pas dédaigné ſa part. Elle oſa même la réclamer ſur les droits du ſecrétariat, qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre ; il ne laiſſoit pas d'y avoir bien des expéditions de paſſe-ports. Chacun de ces paſſe-ports payoit un ſequin au ſecrétaire, qui l'expédioit & le contre-ſignoit. Tous mes prédéceſſeurs s'étoient fait payer indiſtinctement ce ſequin tant des François que des étrangers. Je trouvai cet uſage injuſte, & ſans être François je l'abrogeai pour les François : mais j'exigeai ſi rigoureuſement mon droit de tout autre, que le marquis Scotti, frère du fa-

vori de la reine d'Eſpagne, m'ayant fait demander un paſſe-port ſans m'envoyer le ſequin, je le lui fis demander; hardieſſe que le vindicatif Italien n'oublia pas. Dès qu'on fut la réforme que j'avois faite dans la taxe des paſſe-ports, il ne ſe préſenta plus pour en avoir que des foules de prétendus François, qui dans des baraguoins abominables ſe diſoient, l'un Provençal, l'autre Picard, l'autre Bourguignon. Comme j'ai l'oreille aſſez fine, je n'en fus guères la dupe, & je doute qu'un ſeul Italien m'ait ſoufflé mon ſequin, & qu'un ſeul François l'ait payé. J'eus la bêtiſe de dire à M. M....., qui ne ſavoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de ſequin lui fit ouvrir les oreilles, & ſans me dire ſon avis ſur la ſuppreſſion de ceux des François, il prétendit que j'entraſſe en compte avec lui ſur

les autres, me promettant des avantages équivalens. Plus indigné de cette baſſeſſe qu'affecté par mon propre intérêt, je rejetai hautement ſa propoſition, il inſiſta, je m'échauffai. Non, Monſieur, lui dis-je très-vivement, que votre Excellence garde ce qui eſt à elle, & me laiſſe ce qui eſt à moi; je ne lui en céderai jamais un ſou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie, il en prit une autre, & n'eut pas honte de me dire que puiſque j'avois les profits de ſa chancellerie, il étoit juſte que j'en fiſſe les frais. Je ne voulus pas chicaner ſur cet article, & depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre, papier, cire, bougie, nompareille, juſqu'au ſceau que je fis refaire ſans qu'il m'en ait rembourſé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du pro-

duit des paſſe-ports à l'abbé de B...s, bon garçon, & bien éloigné de prétendre à rien de ſemblable. S'il étoit complaiſant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, & nous avons toujours bien vécu enſemble.

Sur l'eſſai de ma beſogne, je la trouvai moins embarraſſante que je n'avois craint pour un homme ſans expérience, auprès d'un ambaſſadeur qui n'en avoit pas d'avantage, & dont, pour ſurcroit, l'ignorance & l'entêtement contrarioient comme à plaiſir tout ce que le bon ſens & quelques lumières m'inſpiroient de bien pour ſon ſervice & celui du roi. Ce qu'il fit de plus raiſonnable fut de ſe lier avec le marquis M..i, ambaſſadeur d'Eſpagne, homme adroit & fin, qui l'eût mené par le nez s'il l'eût voulu, mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conſeilloit d'ordinaire aſſez bien, ſi l'autre n'eût gâté ſes conſeils en fourrant toujours du ſien dans leur exécution. La ſeule choſe qu'ils euſſent à faire de concert, étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de proteſter de leur fidélité à l'obſerver, tandis qu'ils fourniſſoient publiquement des munitions aux troupes Autrichiennes & même des recrues, ſous prétexte de déſertion. M. de M....., qui je crois vouloit plaire à la République, ne manquoit pas auſſi, malgré mes repréſentations, de me faire aſſurer dans toutes ſes dépêches qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement & la ſtupidité de ce pauvre homme me faiſoit écrire & faire à tout moment des extravagances dont

j'étois bien forcé d'être l'agent, puiſqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier inſupportable & même preſque impraticable. Il vouloit abſolument, par exemple, que la plus grande partie de ſa dépêche au roi & de celle au miniſtre fût en chiffres, quoique l'une & l'autre ne contînt abſolument rien qui demandât cette précaution. Je lui repréſentai qu'entre le vendredi, qu'arrivoient les dépêches de la cour & le ſamedi, que partoient les nôtres, il n'y avoit pas aſſez de temps pour l'employer à tant de chiffres, & à la forte correſpondance dont j'étois chargé pour le même courrier. Il trouva à cela un expédient admirable; ce fut de faire dès le jeudi la réponſe aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même ſi heureuſement

trouvée, quoique je puſſe lui dire ſur l'impoſſibilité, ſur l'abſurdité de ſon éxécution, qu'il en fallut paſſer par-là, & tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelques mots qu'il me diſoit dans la ſemaine à la volée, & de quelques nouvelles triviales que j'allois écumant par-ci par-là; muni de ces uniques matériaux je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le ſamedi, ſauf quelques additions ou corrections, que je faiſois à la hâte, ſur celles qui devoient venir le vendredi, & auxquelles les nôtres ſervoient de réponſes. Il avoit un autre tic fort plaiſant & qui donnoit à ſa correſpondance un ridicule difficile à imaginer. C'étoit de renvoyer chaque nouvelle à ſa ſource, au lieu de lui

faire ſuivre ſon cours. Il marquoit à M. Amelot les nouvelles de la cour, à M. de Maurepas celles de Paris, à M. d'Havrincourt, celles de Suède, à M. de la Chetardie, celles de Pétesbourg, & quelque fois à chacun, celles qui venoient de lui-même, & que j'habillois en termes un peu différens. Comme de tout ce que je lui portois à ſigner, il ne parcouroit que les dépêches de la cour, & ſignoit celles des autres ambaſſadeurs ſans les lire; cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, & j'y fis au moins croiſer les nouvelles. Mais il me fut impoſſible de donner un tour raiſonnable aux dépêches eſſentielles; heureux encore quand il ne s'aviſoit pas d'y larder im-promptu quelques lignes de ſon eſtoc, qui me forçoient de retourner tranſcrire en hâte toute

la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre, ſans quoi il ne l'auroit pas ſignée. Je fus tenté vingt fois pour l'amour de ſa gloire, de chiffrer autre choſe que ce qu'il avoit dit; mais ſentant que rien ne pouvoit autoriſer une pareille infidélité, je le laiſſai délirer à ſes riſques, content de lui parler avec franchiſe, & de remplir aux miens, mon devoir auprès de lui.

C'eſt ce que je fis toujours avec une droiture, un zèle & un courage qui méritoient de ſa part une autre récompenſe que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fuſſe une fois ce que le ciel qui m'avoit doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avois reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'é-

tois donnée à moi-même m'avoit fait être, & je le fus. Livré à moi ſeul, ſans ami, ſans conſeil, ſans expérience, en pays étranger; ſervant une nation étrangère, au milieu d'une foule de fripons qui, pour leur intérêt & pour écarter le ſcandale du bon exemple, m'excitoient à les imiter; loin d'en rien faire, je ſervis bien la France à qui je ne devois rien, & mieux l'ambaſſadeur, comme il étoit juſte, en tout ce qui dépendit de moi. Irréprochable dans un poſte aſſez en vue, je méritai, j'obtins l'eſtime de la République, celle de tous les ambaſſadeurs avec qui nous étions en correſpondance & l'affection de tous les François établis à Veniſe, ſans en excepter le conſul même que je ſupplantois à regret dans des fonctions que je ſavois lui être dues, & qui me donnoient plus d'embarras que de plaiſir.

M. de M....., livré ſans réſerve au marquis M..i, qui n'entroit pas dans le détail de ſes devoirs, les négligeoit à tel point que ſans moi, les François qui étoient à Veniſe ne ſe ſeroient pas apperçus qu'il y eût un ambaſſadeur de leur nation. Toujours éconduits ſans qu'il voulut les entendre, lorſqu'ils avoient beſoin de ſa protection, ils ſe rebutèrent, & l'on n'en voyoit plus aucun, ni à ſa ſuite, ni à ſa table, où il ne les invita jamais. Je fis ſouvent de mon chef ce qu'il auroit dû faire: je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi, tous les ſervices qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait d'avantage; mais ne pouvant voir perſonne en place, à cauſe de la mienne, j'étois forcé de recourir ſouvent au conſul, & le conſul établi dans le pays où il

avoit ſa famille, avoit des ménagemens à garder, qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois, cependant, le voyant mollir & n'oſer parler, je m'aventurois à des démarches hazardeuſes dont pluſieurs m'ont réuſſi. Je m'en rappelle une dont le ſouvenir me fait encore rire. On ne ſe douteroit guères que c'eſt à moi que les amateurs du ſpectacle à Paris ont dû Coralline & ſa ſœur Camille : rien cependant n'eſt plus vrai. Véroneſe leur père, s'étoit engagé avec ſes enfans pour la troupe italienne, & après avoir reçu deux mille francs pour ſon voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Veniſe au théâtre de St. Luc (*) où

(*) Je ſuis en doute ſi ce n'étoit point *St. Samuel.* Les noms propres m'échappent abſolument.

Coralline

Coralline, tout enfant qu'elle étoit encore, attiroit beaucoup de monde. M. le duc de Geſvres, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambaſſadeur pour réclamer le père & la fille. M. de M..... me donnant la lettre me dit pour toute inſtruction, *voyez cela.* J'allai chez M. le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de St. Luc, & qui étoit je crois un Zuſtinian, afin qu'il renvoyât Veroneſe qui étoit engagé au ſervice du roi. Le Blond, qui ne ſe ſoucioit pas trop de la commiſſion, la fit mal.

Zuſtinian battit la campagne, & Veroneſe ne fut point renvoyé. J'étois piqué ; l'on étoit en carnaval. Ayant pris la bahute & le maſque, je me fis mener au palais Zuſtiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée

de l'ambaſſadeur furent frappés : Veniſe n'avoit jamais vu pareille choſe. J'entre, je me fais annoncer ſous le nom *d'una ſiora Maſchera*. Sitôt que je fus introduit, j'ôte mon maſque & je me nomme. Le ſénateur pâlit & reſte ſtupéfait. Monſieur, lui dis-je en vénitien, c'eſt à regret que j'importune V. E. de ma viſite ; mais vous avez à votre théâtre de St. Luc, un homme nommé Veroneſe qui eſt engagé au ſervice du roi & qu'on vous a fait demander inutilement : je viens le réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti que mon homme courut rendre compte de ſon aventure aux inquiſiteurs d'état, qui lui lavèrent la tête. Veroneſe fut congédié le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partoit dans la huitaine, je le ferois arrêter, & il partit.

Dans une autre occaſion, je tirai de peine un capitaine de vaiſſeau marchand, par moi ſeul, & preſque ſans le concours de perſonne. Il s'appeloit le capitaine Olivet de Marſeille ; j'ai oublié le nom du vaiſſeau. Son équipage avoit pris querelle avec des eſclavons au ſervice de la république ; il y avoit eu des voyes de fait, & le vaiſſeau avoit été mis aux arrêts avec une telle ſévérité que perſonne, excepté le ſeul capitaine, n'y pouvoit aborder ni en ſortir ſans permiſſion. Il eut recours à l'ambaſſadeur, qui l'envoya promener ; il fut au conſul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce & qu'il ne pouvoit s'en mêler ; ne ſachant plus que faire il revint à moi. Je repréſentai à M. de M..... qu'il devoit me permettre de donner ſur cette affaire

un mémoire au ſénat; je ne me rappelle pas s'il y conſentit & ſi je préſentai le mémoire, mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutiſſant à rien, & l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réuſſit. J'inférai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, & j'eus même aſſez de peine à engager M. de M..... à laiſſer paſſer cet article.

Je ſavois que nos dépêches ſans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Veniſe. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette, infidélité dont j'avois inutilement voulu porter l'ambaſſadeur à ſe plaindre. Mon objet en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curioſité pour leur faire peur & les engager à délivrer le vaiſſeau; car

s'il eût fallu attendre pour cela la réponſe de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus; je me rendis au vaiſſeau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé Patizel, chancelier du conſulat, qui ne vint qu'à contre-cœur, tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au ſénat! Ne pouvant monter à bord à cauſe de la défenſe, je reſtai dans ma gondole, & j'y dreſſai mon verbal, interrogeant à haute voix & ſucceſſivement tous les gens de l'équipage, & dirigeant mes queſtions de manière à tirer des réponſes qui leur fuſſent avantageuſes. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations & le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de ſon métier que du mien; il n'y voulut jamais conſentir, ne dit pas un ſeul mot, &

voulut à peine ſigner le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie, eut cependant un heureux ſuccès, & le vaiſſeau fut délivré long-temps avant la réponſe du miniſtre. Le capitaine voulut me faire un préſent. Sans me fâcher je lui dis, en lui frappant ſur l'épaule : Capitaine Olivet, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de paſſe-port qu'il trouve établi, ſoit homme à leur vendre la protection du roi. Il voulut au moins me donner ſur ſon bord un dîner que j'acceptai, & où je menai le ſecrétaire d'ambaſſade d'Eſpagne, nommé Carrio, homme d'eſprit & très-aimable, qu'on a vu depuis ſecrétaire d'ambaſſade à Paris & chargé des affaires, avec lequel je m'étois intimément lié à l'exemple de nos ambaſſadeurs.

Heureux, ſi lorſque je faiſois avec le plus parfait déſintéreſſement, tout le bien que je pouvois faire, j'avois ſu mettre aſſez d'ordre & d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe & ſervir les autres à mes dépens. Mais dans des places comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne ſont point ſans conſéquence, j'épuiſois toute mon attention pour n'en point faire contre mon ſervice ; je fus juſqu'à la fin, du plus grand ordre & de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir eſſentiel. Hors quelques erreurs qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, & dont les commis de M. Amelot ſe plaignirent une fois, ni l'ambaſſadeur, ni perſonne n'eut jamais à me reprocher une ſeule négligence dans aucune de mes

fonctions; ce qui eſt à noter pour un homme auſſi négligent que moi: mais je manquois par fois de mémoire & de ſoin dans les affaires particulières dont je me chargeois, & l'amour de la juſtice m'en a toujours fait ſupporter le préjudice de mon propre mouvement, avant que perſonne ſongeât à ſe plaindre. Je n'en citerai qu'un ſeul trait, qui ſe rapporte à mon départ de Veniſe, & dont j'ai ſenti le contre-coup dans la ſuite à Paris.

Notre cuiſinier appelé Rouſſelot avoit apporté de France, un ancien billet de deux cent francs, qu'un perruquier de ſes amis avoit d'un noble Vénitien appelé Z.....o N..i, pour fournitures de perruques. Rouſſelot m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque choſe par accommodement. Je ſavois, il ſavoit auſſi que l'uſage conſ-

tant des nobles Vénitiens eſt de ne jamais payer, de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger; quand on les y veut contraindre, ils conſument en tant de longueurs & de frais le malheureux créancier, qu'il ſe rebute & finit par tout abandonner ou s'accommoder preſque pour rien. Je priai M. le Blond de parler à Z.....o; celui-ci convint du billet, non du payement. A force de batailler il promit enfin trois ſequins. Quand le Blond lui porta le billet, les trois ſequins ne ſe trouvèrent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente, ſurvint ma querelle avec l'ambaſſadeur, & ma ſortie de chez lui. Je laiſſai les papiers de l'ambaſſade dans le plus grand ordre, mais le billet de Rouſſelot ne ſe trouva point. M. le Blond m'aſſura me

l'avoir rendu ; je le connoiſſois trop honnête-homme pour en douter, mais il me fut impoſſible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Z.....o avoit avoué la dette, je priai M. le Blond de tâcher d'en tirer les trois ſequins ſur un reçu, ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. Z.....o ſachant le billet perdu, ne voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à Rouſſelot les trois ſequins de ma bourſe, pour l'acquit du billet. Il les refuſa & me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adreſſe. Le perruquier ſachant ce qui s'étoit paſſé, voulut ſon billet ou ſon argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet ! Je payai les deux cent francs, & cela dans ma plus grande

détreſſe. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le payement de la ſomme entière, tandis que ſi malheureuſement pour lui ce billet ſe fût retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par ſon Excellence Z.....o N..i.

Le talent que je crus me ſentir pour mon emploi, me le fit remplir avec goût, & hors la ſociété de mon ami de Carrio, celle du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place St. Marc, du ſpectacle, & de quelques viſites que nous faiſions preſque toujours enſemble, je fis mes ſeuls plaiſirs de mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, ſurtout avec l'aide de l'abbé de B...s, comme la correſpondance étoit très-étendue &

qu'on étoit en temps de guerre, je ne laiſſois pas d'être occupé raiſonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, & les jours de courrier quelquefois juſqu'à minuit. Je conſacrois le reſte du temps à l'étude du métier que je commençois, & dans lequel je comptois bien, par le ſuccès de mon début, être employé plus avantageuſement dans la ſuite. En effet il n'y avoit qu'une voix ſur mon compte, à commencer par celle de l'ambaſſadeur, qui ſe louoit hautement de mon ſervice, qui ne s'en eſt jamais plaint, & dont toute la fureur ne vint dans la ſuite que de ce que m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambaſſadeurs & miniſtres du roi avec qui nous étions en correſpondance, lui faiſoient ſur le mérite de ſon ſecrétaire

des complimens qui devoient le flatter, & qui dans ſa mauvaiſe tête produiſirent un effet tout contraire. Il en reçut un ſurtout, dans une circonſtance eſſentielle, qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit ſi peu ſe gêner, que le ſamedi même, jour de preſque tous les courriers, il ne pouvoit attendre pour ſortir que le travail fût achevé, & me talonnant ſans ceſſe pour expédier les dépêches du Roi & des Miniſtres, il les ſignoit en hâte, & puis couroit je ne ſais où, laiſſant la plupart des autres lettres ſans ſignature, ce qui me forçoit, quand ce n'étoit que des nouvelles, de les tourner en bulletins; mais lorſqu'il s'agiſſoit d'affaires qui regardoient le ſervice du Roi, il falloit bien que quelqu'un ſignât, & je ſignois. J'en uſai ainſi pour

un avis important que nous venions de recevoir de M. Vincent, chargé des affaires du roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le prince de Lobkowitz marchoit à Naples, & que le comte de Gages fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le ſiècle, & dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portoit qu'un homme dont M. Vincent nous envoyoit le ſignalement, partoit de Vienne & devoit paſſer à Veniſe allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire ſoulever le peuple à l'approche des Autrichiens.

En l'abſence de M. le comte de M..... qui ne s'intéreſſoit à rien, je fis paſſer à M. le marquis de l'H.....l cet avis ſi à-propos, que c'eſt peut-être à ce pauvre Jean-Jaques ſi bafoué, que la maiſon de Bourbon doit la conſervation du royaume de Naples.

Le marquis de l'H.....l en remerciant ſon collégue, comme il étoit juſte, lui parla de ſon ſecrétaire & du ſervice qu'il venoit de rendre à la cauſe commune. Le comte de M....., qui avoit à ſe reprocher ſa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, & m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en uſer avec le comte de C.....e ambaſſadeur à Conſtantinople comme avec le marquis de l'H.....l, quoiqu'en choſes moins importantes. Comme il n'y avoit point d'autre poſte pour Conſtantinople que les courriers que le ſénat envoyoit de temps en temps à ſon Bayle, on donnoit avis du départ de ces courriers à l'ambaſſadeur de France, pour qu'il pût écrire par cette voie à ſon collégue, s'il le jugeoit à-propos. Cet avis venoit d'ordinaire un

jour ou deux à l'avance : mais on faiſoit ſi peu de cas de M. de M..... qu'on ſe contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier ; ce qui me mit pluſieurs fois dans le cas de faire la dépêche en ſon abſence. M. de C.....e en y répondant, faiſoit mention de moi en termes honnêtes ; autant en faiſoit à Gênes M. de Jonville ; autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occaſion de me faire connoître ; mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos, & il me paroiſſoit fort juſte, en ſervant bien, d'aſpirer au prix naturel des bons ſervices, qui eſt l'eſtime de ceux qui ſont en état d'en juger & de les récompenſer. Je ne dirai pas ſi mon exactitude à remplir mes fonctions

fonctions étoit de la part de l'ambaſſadeur un légitime ſujet de plainte, mais je dirai bien que c'eſt le ſeul qu'il ait articulé juſqu'au jour de notre ſéparation.

Sa maiſon, qu'il n'avoit jamais miſe ſur un trop bon pied, ſe rempliſſoit de canaille : les François y étoient mal traités, les Italiens y prenoient l'aſcendant, & même parmi eux les bons ſerviteurs, attachés depuis long-temps à l'ambaſſade, furent tous mal-honnêtement chaſſés, entre autres ſon premier gentilhomme, qui l'avoit été du comte de F.....y, & qu'on appeloit je crois le comte Peati, ou d'un nom très-approchant. Le ſecond gentilhomme, du choix de M. de M..... étoit un bandit de Mantoue appelé Dominique Vitali, à qui l'ambaſſadeur confia le ſoin de ſa maiſon, & qui, à

force de patelinage & de baſſe léſine, obtint ſa confiance & devint ſon favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens, qui y étoient encore, & du ſecrétaire qui étoit à leur tête. L'œil intègre d'un honnête homme eſt toujours inquiétant pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu d'avantage pour que celui-ci me prît en haine; mais cette haine avoit une autre cauſe encore, qui la rendit bien plus cruelle. Il faut dire cette cauſe, afin qu'on me condamne, ſi j'avois tort.

L'ambaſſadeur avoit, ſelon l'uſage, une loge à chacun des cinq ſpectacles. Tous les jours à dîner il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choiſiſſois après lui, & les gentilshommes diſpoſoient des autres loges. Je prenois en ſortant la clef de la loge que

j'avois choiſie. Un jour Vitali n'étant pas là je chargeai le valet-de-pied qui me ſervoit, de m'apporter la mienne dans une maiſon que je lui indiquai. Vitali au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit diſpoſé. J'étois d'autant plus outré, que le valet-de-pied m'avoit rendu compte de ma commiſſion devant tout le monde. Le ſoir, Vitali voulut me dire quelques mots d'excuſe que je ne reçus point. Demain, Monſieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure dans la maiſon où j'ai reçu l'affront & devant les gens qui en ont été témoins, ou après demain; quoiqu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi ſortirons d'ici. Ce ton décidé lui en impoſa. Il vint au lieu & à l'heure, me faire des excuſes publiques avec une baſſeſſe digne de lui: mais il prit à loiſir

ſes meſures, & tout en me faiſant de grandes courbettes, il travailla tellement à la ſourdine, que, ne pouvant porter l'ambaſſadeur à me donner mon congé, il me mit dans la néceſſité de le prendre.

Un pareil miſérable n'étoit aſſurement pas fait pour me connoître, mais il connoiſſoit de moi ce qui ſervoit à ſes vues. Il me connoiſſoit bon & doux à l'excès, pour ſupporter des torts involontaires, fier & peu endurant pour des offenſes préméditées, aimant la décence & la dignité dans les choſes convenables, & non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû, qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'eſt par-là qu'il entreprit & vint à bout de me rebuter. Il mit la maiſon ſens-deſſus-deſſous, il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de règle, de

ſubordination, de propreté, d'ordre. Une maiſon ſans femme a beſoin d'une diſcipline un peu ſévère pour y faire régner la modeſtie inſéparable de la dignité. Il fit bientôt de la nôtre un lieu de crapule & de licence, un repaire de fripons & de débauchés. Il donna pour ſecond gentilhomme à S. E. à la place de celui qu'il avoit fait chaſſer, un autre maquereau comme lui, qui tenoit bordel public à la croix de Malte, & ces deux coquins bien d'accord, étoient d'une indécence égale à leur inſolence. Hors la ſeule chambre de l'ambaſſadeur, qui même n'étoit pas trop en règle, il n'y avoit pas un ſeul coin dans la maiſon ſouffrable pour un honnête homme.

Comme S. E. ne ſoupoit pas, nous avions le ſoir, les gentilshommes & moi, une table particulière

où mangeoient auſſi l'abbé de B...s & les pages. Dans la plus vilaine gargote on eſt ſervi plus proprement, plus décemment, en linge moins ſale, & l'on a mieux à manger. On nous donnoit une ſeule petite chandelle bien noire, des aſſiettes d'étain, des fourchettes de fer.

Paſſe encore pour ce qui ſe faiſoit en ſecret; mais on m'ôta ma gondole : ſeul de tous les ſecrétaires d'ambaſſadeur, j'étois forcé d'en louer une, ou d'aller à pied, & je n'avois plus la livrée de S. E. que quand j'allois au ſénat. D'ailleurs rien de ce qui ſe paſſoit au-dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambaſſadeur jetoient les hauts cris. Dominique, la ſeule cauſe de tout, crioit le plus haut, ſachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions

traités m'étoit plus ſenſible qu'à tous les autres. Seul de la maiſon je ne diſois rien au-dehors, mais je me plaignois vivement à l'ambaſſadeur, & du reſte, & de lui-même, qui ſecrètement excité par ſon ame damnée, me faiſoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenſer beaucoup pour me tenir au pair de mes confrères & convenablement à mon poſte, je ne pouvois arracher un ſol de mes appointemens, & quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de ſon eſtime & de ſa confiance, comme ſi elle eût dû remplir ma bourſe & pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître qui ne l'avoit déjà pas trop droite, & le ruinoient dans un brocantage continuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui perſua-

doient être des marchés d'eſcroc. Ils lui firent louer ſur la Brenta un Palazzo le double de ſa valeur, dont ils partagèrent le ſurplus avec le propriétaire. Les appartemens en étoient incruſtés en moſaïque, & garnis de colonnes & de pilaſtres de très-beaux marbres, à la mode du pays. M. de M..... fit ſuperbement maſquer tout cela d'une boiſerie de ſapin, par l'unique raiſon qu'à Paris les appartemens ſont ainſi boiſés. Ce fut par une raiſon ſemblable que, ſeul de tous les ambaſſadeurs qui étoient à Veniſe, il ôta l'épée à ſes pages, & la canne à ſes valets-de-pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement ſur ce que je le ſervois fidellement.

J'endurai patiemment ſes dédains, ſa brutalité, ſes mauvais

traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur, je crus n'y pas voir de la haine : mais dès que je vis le deſſein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon ſervice, je réſolus d'y renoncer. La première marque que je reçus de ſa mauvaiſe volonté, fut à l'occaſion d'un dîné qu'il devoit donner à M. le duc de Modène & à ſa famille, qui étoient alors à Veniſe, & dans lequel il me ſignifia que je n'aurois pas place à ſa table. Je lui répondis, piqué, mais ſans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, ſi M. le duc de Modène exigeoit que je m'en abſtinſſe quand il y viendroit, il étoit de la dignité de S. E. & de mon devoir de n'y pas conſentir. Comment, dit-il avec emportement, mon ſecrétaire qui même n'eſt pas gentilhomme, prétend dî-

ner avec un ſouverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas ? Oui, Monſieur, lui repliquai-je ; le poſte dont m'a honoré V. E. m'anoblit ſi bien, tant que je le remplis, que j'ai même le pas ſur vos gentilshommes ou ſoi-diſant tels, & ſuis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que le jour que vous ferez votre entrée publique, je ſuis appelé par l'étiquette, & par un uſage immémorial à vous y ſuivre en habit de cérémonie, & à l'honneur d'y dîner avec vous au palais de St. Marc, & je ne vois pas pourquoi un homme qui peut & doit manger en public avec le Doge & le ſénat de Veniſe, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modène. Quoique l'argument fût ſans replique, l'ambaſſadeur ne s'y rendit point : mais nous n'eûmes

pas occaſion de renouveler la diſpute, M. le duc de Modène n'étant point venu dîner chez lui.

Dès-lors il ne ceſſa de me donner des déſagrémens, de me faire des paſſe-droits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poſte, pour les tranſmettre à ſon cher Vitali, & je ſuis sûr que s'il eût oſé l'envoyer au ſénat à ma place, il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de B...s pour écrire dans ſon cabinet ſes lettres particulières : il ſe ſervit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet, dans laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi, qui ſeul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour l'attribuer à Patizel qui n'avoit pas dit un ſeul mot. Il vouloit me

mortifier & complaire à ſon favori, mais non pas ſe défaire de moi. Il ſentoit qu'il ne lui ſeroit plus auſſi aiſé de me trouver un ſucceſſeur qu'à M. Follau, qui l'avoit déjà fait connoître. Il lui falloit abſolument un ſecrétaire qui fut l'Italien, à cauſe des réponſes du ſénat; qui fit toutes ſes dépêches, toutes ſes affaires, ſans qu'il ſe mêlât de rien; qui joignit au mérite de le bien ſervir, la baſſeſſe d'être le complaiſant de meſſieurs ſes faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder & me matter, en me tenant loin de mon pays & du ſien, ſans argent pour y retourner, & il auroit réuſſi peut-être, s'il s'y fût pris modérément: mais Vitali qui avoit d'autres vues, & qui vouloit me forcer de prendre mon parti en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambaſſadeur me faiſoit des crimes de mes ſervices, au lieu de m'en ſavoir gré, que je n'avois plus à eſpérer chez lui que déſagrémens au-dedans, injuſtice au-dehors, & que dans le décri général où il s'étoit mis, ſes mauvais offices pouvoient me nuire ſans que les bons puſſent me ſervir, je pris mon parti, & lui demandai mon congé, lui laiſſant le temps de ſe pourvoir d'un ſecrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours ſon train. Voyant que rien n'alloit mieux & qu'il ne ſe mettoit en devoir de chercher perſonne, j'écrivis à ſon frère, & lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E., ajoutant que de manière ou d'autre, il m'étoit impoſſible de reſter. J'attendis long-temps, & n'eus point de réponſe. Je commençois d'être

embarraſſé : mais l'ambaſſadeur reçut enfin une lettre de ſon frère. Il falloit qu'elle fût vive ; car, quoiqu'il fût ſujet à des emportemens très-féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables, ne ſachant plus que dire, il m'accuſa d'avoir vendu ſes chiffres. Je me mis à rire, & lui demandai d'un ton moqueur, s'il croyoit qu'il y eût dans tout Veniſe un homme aſſez ſot pour en donner un écu ? Cette réponſe le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ſes gens, pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Juſques-là j'avois été fort tranquille ; mais à cette menace la colère & l'indignation me tranſportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte, & après avoir tiré un bouton qui la fermoit en-dedans : non pas, M. le Comte, lui dis-je, en revenant à lui d'un pas grave ; vos gens ne ſe mêleront pas de cette affaire : trouvez bon qu'elle ſe paſſe entre nous. Mon action, mon air le calmèrent à l'inſtant même : la ſurpriſe & l'effroi ſe marquèrent dans ſon maintien. Quand je le vis revenu de ſa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots, puis ſans attendre ſa réponſe j'allai rouvrir la porte, je ſortis & paſſai poſément dans l'anti-chambre au milieu de ſes gens qui ſe levèrent à l'ordinaire, & qui, je crois, m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi je deſcendis l'eſcalier tout de ſuite, & ſortis ſur le champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. le Blond lui conter l'aventure. Il fut peu ſurpris, il connoiſſoit l'homme. Il

me retint à dîner. Ce dîner quoiqu'impromptu fut brillant. Tous les François de conſidération qui étoient à Veniſe s'y trouvèrent. L'ambaſſadeur n'eut pas un chat. Le conſul conta mon cas à la compagnie. A ce récit il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un ſol, & réduit pour toute reſſource à quelques louis que j'avois ſur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourſes me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de ſequins dans celle de M. le Blond, autant dans celle de M. de St. Cyr avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaiſon ; je remerciai tous les autres, & en attendant mon départ j'allai loger chez le chancelier du conſulat, pour bien prouver au public que la nation

nation n'étoit pas complice des injuſtices de l'ambaſſadeur.

Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, & lui délaiſſé, tout ambaſſadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête & ſe comporta comme un forcené. Il s'oublia juſqu'à préſenter un mémoire au ſénat pour me faire arrêter ; ſur l'avis que m'en donna l'abbé de B...s, je réſolus de reſter encore quinze jours, au lieu de partir le ſur-lendemain comme j'avois compté. On avoit vu & approuvé ma conduite ; j'étois univerſellement eſtimé. La ſeigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambaſſadeur, & me fit dire par le conſul que je pouvois reſter à Veniſe auſſi long-temps qu'il me plairoit ſans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis : j'allai prendre congé

de M. l'ambaſſadeur d'Eſpagne, qui me reçut très-bien, & du comte de Finochietti miniſtre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, & qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laiſſant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler, & une cinquantaine d'écus chez un marchand nommé Morandi, que Carrio ſe chargea de payer, & que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous ſoyons ſouvent revus depuis ce temps-là: mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé, je les rembourſai très-exactement, ſitôt que la choſe me fut poſſible.

Ne quittons pas Veniſe ſans dire un mot des célèbres amuſemens de cette ville, ou du moins de la très-petite part que j'y pris durant

mon ſéjour. On a vu dans le cours de ma jeuneſſe combien peu j'ai couru les plaiſirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainſi. Je ne changeai pas de goût à Veniſe, mais mes occupations qui d'ailleurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations ſimples que je me permettois. La première & la plus douce étoit la ſociété des gens de mérite, MM. le Blond, de St. Cyr, Carrio, Altuna, & un gentilhomme Forlan dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, & dont je ne me rappelle point ſans émotion l'aimable ſouvenir; c'étoit de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie celui dont le cœur reſſembloit le plus au mien. Nous étions liés auſſi avec deux ou trois Anglois pleins d'eſprit & de connoiſſances, paſſionnés de la muſi-

que ainſi que nous. Tous ces Meſſieurs avoient leurs femmes ou leurs amies ou leurs maîtreſſes ; ces dernières preſque toutes filles à talens, chez leſquelles on faiſoit de la muſique ou des bals. On y jouoit auſſi mais très-peu, les goûts vifs, les talens, les ſpectacles nous rendoient cet amuſement inſipide. Le jeu n'eſt que la reſſource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la muſique Italienne ; mais j'avois auſſi reçu de la nature cette ſenſibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette muſique la paſſion qu'elle inſpire à ceux qui ſont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles je trouvois que je n'avois pas oui chanter juſqu'alors, & bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé

de babiller, manger & jouer dans les loges, quand je n'aurois voulu qu'écouter, je me dérobois ſouvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là tout ſeul, enfermé dans ma loge, je me livrois malgré la longueur du ſpectacle au plaiſir d'en jouir à mon aiſe & juſqu'à la fin. Un jour au théâtre de St. Chriſoſtome je m'endormis & bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs bruyans & brillans ne me réveillèrent point. Mais qui pourroit exprimer la ſenſation délicieuſe que me firent la douce harmonie, & les chants angéliques de celui qui me réveilla ! Quel réveil ! quel raviſſement ! quelle extaſe, quand j'ouvris au même inſtant les oreilles & les yeux ! Ma première idée fut de me croire en paradis. Ce morceau raviſſant que je me rappelle encore

& que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainſi :

Conſervami la bella
Che ſi m'accende il cor.

Je voulus avoir ce morceau, je l'eus, & je l'ai gardé long-temps ; mais il n'étoit pas ſur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même choſe. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une muſique à mon gré bien ſupérieure à celle des opéra, & qui n'a pas ſa ſemblable en Italie ni dans le reſte du monde, eſt celle des *ſcuole*. Les *ſcuole* ſont des maiſons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles ſans bien, & que la république dote enſuite, ſoit pour le mariage ſoit pour le cloître. Parmi les talens

qu'on cultive dans ces jeunes filles, la muſique eſt au premier rang. Tous les dimanches à l'égliſe de chacune de ces quatre *ſcuole* on a durant les vêpres, des mottets à grand chœur & en grand orcheſtre, compoſés & dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans les tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'auſſi voluptueux, d'auſſi touchant que cette muſique : les richeſſes de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la juſteſſe de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impreſſion qui n'eſt aſſurément pas du bon coſtume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme ſoit à l'abri. Jamais Carrio ni moi ne manquions ces vêpres aux *Mendicanti*, & nous n'étions

pas les ſeuls. L'égliſe étoit toujours pleine d'amateurs, les acteurs mêmes de l'opéra venoient ſe former au vrai goût du chant ſur ces excellens modèles. Ce qui me déſoloit étoit ces maudites grilles, qui ne laiſſoient paſſer que des ſons, & me cachoient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlois d'autre choſe. Un jour que j'en parlois chez M. le Blond: ſi vous êtes ſi curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il eſt aiſé de vous contenter. Je ſuis un des adminiſtrateurs de la maiſon. Je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laiſſai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le ſalon qui renfermoit ces beautés ſi convoitées, je ſentis un frémiſſement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. le Blond me préſenta l'une après l'autre ces chanteuſes

célèbres, dont la voix & le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, Sophie, ... elle étoit horrible. Venez, Cattina, ... elle étoit borgne, venez Bettina, ... la petite vérole l'avoit défigurée. Preſque pas une n'étoit ſans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma ſurpriſe. Deux ou trois, cependant, me parurent paſſables: elle ne chantoient que dans les chœurs. J'étois déſolé. Durant le goûté on les agaça, elles s'égayèrent. La laideur n'exclud pas les grâces; je leur en trouvai. Je me diſois, on ne chante pas ainſi ſans ame: elles en ont. Enfin, ma façon de les voir changea ſi bien, que je ſortis preſque amoureux de tous ces laidrons. J'oſois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me raſſurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, & leurs

voix fardoient ſi bien leurs viſages, que tant qu'elles chantoient, je m'obſtinois en dépit de mes yeux à les trouver belles.

La muſique en Italie coûte ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de s'en faire faute quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, & pour un petit écu j'avois chez moi quatre ou cinq ſymphoniſtes, avec leſquels je m'exerçois une fois la ſemaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaiſir à l'opéra. J'y fis eſſayer auſſi quelques ſymphonies de mes *Muſes galantes*. Soit qu'elles pluſſent, ou qu'on me voulût cajoler, le maître des ballets de St. Jean Chryſoſtome m'en fit demander deux que j'eus le plaiſir d'entendre exécuter par cet admirable orcheſtre, & qui furent danſés par une petite Bettina, jolie & ſurtout

aimable fille, entretenue par un Eſpagnol de nos amis appelé Fagoaga, & chez laquelle nous allions paſſer la ſoirée aſſez ſouvent. Mais à-propos de filles, ce n'eſt pas dans une ville comme Veniſe qu'on s'en abſtient; n'avez-vous rien, pourroit-on me dire, à confeſſer ſur cet article? Oui, j'ai quelque choſe à dire, en effet, & je vais procéder à cette confeſſion avec la même naïveté que j'ai miſe à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques, & je n'avois pas à Veniſe autre choſe à ma portée; l'entrée de la plupart des maiſons du pays m'étant interdite à cauſe de ma place. Les filles de M. le Blond étoient très-aimables, mais d'un difficile abord, & je conſidérois trop le père & la mère pour penſer même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune perſonne appelée Mlle. de Cataneo, fille de l'agent du roi de Pruſſe, mais Carrio étoit amoureux d'elle; il a même été queſtion de mariage. Il étoit à ſon aiſe & je n'avois rien; il avoit cent louis d'appointemens, je n'avois que cent piſtolles, & outre que je ne voulois pas aller ſur les briſées d'un ami, je ſavois que partout, & ſurtout à Veniſe, avec une bourſe auſſi mal garnie, on ne doit pas ſe mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeſte habitude de donner le change à mes beſoins; trop occupé pour ſentir vivement ceux que le climat donne, je vécus près d'un an dans cette ville, auſſi ſage que j'avois fait à Paris, & j'en ſuis reparti au bout de dix-huit mois ſans avoir approché du ſexe que deux ſeules

fois, par les ſingulières occaſions que je vais dire.

La première me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali, quelque temps après l'excuſe que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table des amuſemens de Veniſe. Ces Meſſieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous, vantant la gentilleſſe des courtiſannes Vénitiennes & diſant qu'il n'y en avoit point au monde qui les valuſſent. Dominique dit qu'il falloit que je fiſſe connoiſſance avec la plus aimable de toutes, qu'il vouloit m'y mener, & que j'en ſerois content. Je me mis à rire de cette offre obligeante, & le comte Piati, homme déjà vieux & vénérable, dit avec plus de franchiſe que je n'en n'aurois attendu d'un Italien, qu'il me

croyoit trop ſage pour me laiſſer mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention, ni la tentation ; & malgré cela, par une de ces inconſéquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laiſſer entraîner contre mon goût, mon cœur, ma raiſon, ma volonté même, uniquement par foibleſſe, par honte de marquer de la défiance, & comme on dit dans ce pays-là, *per non parer troppo coglione*. La Padoana chez qui nous allâmes, étoit d'une aſſez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laiſſa chez elle ; je fis venir des ſorbetti, je la fis chanter, & au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller en laiſſant ſur la table un ducat ; mais elle eut le ſingulier ſcrupule de n'en vouloir point qu'elle ne

l'eût gagné, & moi la ſingulière bêtiſe de lever ſon ſcrupule. Je m'en retournai au palais ſi perſuadé que j'étois poivré, que la première choſe que je fis en arrivant, fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tiſanes. Rien ne peut égaler le malaiſe d'eſprit que je ſouffris durant trois ſemaines ſans qu'aucune incommodité réelle, aucun ſigne apparent le juſtifiât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût ſortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me raſſurer. Il n'en put venir à bout qu'en me perſuadant que j'étois conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir pas aiſément être infecté ; & quoique je me ſois moins expoſé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma ſanté de

ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'eſt une preuve que le chirurgien avoit raiſon. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire, & ſi je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abuſé.

Mon autre aventure, quoiqu'avec une fille auſſi, fut d'une eſpèce bien différente, & quant à ſon origine, & quant à ſes effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner ſur ſon bord & que j'y avois mené le ſecrétaire d'Eſpagne. Je m'attendois au ſalut du canon. L'équipage nous reçut en haie, mais il n'y eût pas une amorce brûlée, ce qui me mortifia beaucoup à cauſe de Carrio, que je vis en être un peu piqué; & il étoit vrai que ſur les vaiſſeaux marchands, on accordoit le ſalut du canon à des gens qui

qui ne nous valoient certainement pas; d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque diſtinction du capitaine. Je ne pus me déguiſer parce que cela m'eſt toujours impoſſible, & quoique le dîné fût très-bon, & qu'Olivet en fît très-bien les honneurs, je le commençai de mauvaiſe humeur, mangeant peu, & parlant encore moins.

A la première ſanté, du moins j'attendois une ſalve : rien. Carrio qui me liſoit dans l'ame, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîné je vois approcher une gondole. Ma foi, Monſieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire; il répond en plaiſantant. La gondole aborde, & j'en vois ſortir une jeune perſonne éblouiſſante, fort coquètement miſe & fort leſte, qui dans

trois ſauts fut dans la chambre, & je la vis établie à côté de moi avant que j'euſſe apperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit auſſi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien; ſon accent ſeul eut ſuffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en cauſant, elle me regarde, me fixe un moment; puis s'écriant: Bonne Vierge! Ah mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu! ſe jette entre mes bras, colle ſa bouche contre la mienne, & me ſerre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu, & quoique la ſurpriſe fît d'abord quelque diverſion, la volupté me gagna très-rapidement, au point que, malgré les ſpectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ſes careſſes, mais non dans ſa vivacité, & quand il lui plut de nous expliquer la cauſe vraie ou fauſſe de toute cette pétulence, elle nous dit, que je reſſemblois à s'y tromper à M. de Brémond, directeur des douanes de Toſcane, qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond, qu'elle en raffoloit encore; qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit une ſotte; qu'elle me prenoit à ſa place; qu'elle vouloit m'aimer parce que cela lui convenoit; qu'il falloit par la même raiſon que je l'aimaſſe tant que cela lui conviendroit, & que quand elle me planteroit-là, je prendrois patience comme avoit fait ſon cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait.

Elle prit poſſeſſion de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ſes gants, ſon éventail, ſon *cinda*, ſa coiffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, & j'obéiſſois. Elle me dit d'aller renvoyer ſa gondole, parce qu'elle vouloit ſe ſervir de la mienne, & j'y fus; elle me dit de m'ôter de ma place & de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avoit à lui parler, & je le fis. Ils cauſèrent très-long-temps enſemble & tout bas; je les laiſſai faire. Elle m'appelà, je revins. Ecoute Zanetto, me dit-elle; je ne veux point être aimée à la françoiſe & même il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t-en; mais ne reſte pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après le dîné voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques qu'elle nous laiſſa payer ſans façon. Mais elle donna partout des tringueltes beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépenſé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit ſon argent & nous laiſſoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle ſe faiſoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice. Elle s'applaudiſſoit du prix qu'on mettoit à ſes faveurs.

Le ſoir nous la ramenâmes chez elle. Tout en cauſant, je vis deux piſtolets ſur ſa toilette. Ah! ah! dis-je en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique; pourroit-on ſavoir quel en eſt l'uſage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celle-là. Après quelques plaiſanteries ſur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté, qui

la rendoit encore plus charmante : quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent ; rien n'eſt plus juſte : mais en endurant leurs careſſes, je ne veux pas endurer leurs inſultes, & je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant, j'avois pris ſon heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in veſtito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoit que dans les pays méridionaux, & que je ne m'amuſerai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai ſeulement que ſes manchettes & ſon tour de gorge, étoient bordés d'un fil de ſoie garni de pompons couleur de roſe. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis enſuite que

c'étoit la mode à Veniſe, & l'effet en eſt ſi charmant que je ſuis ſurpris que cette mode n'ait jamais paſſé en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de Mde. de L.....e, dans les tranſports que ſon ſouvenir me rend quelquefois encore ; mais qu'elle étoit vieille & laide & froide auprès de ma Zulietta ! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes & les grâces de cette fille enchantereſſe ; vous reſteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des cloîtres, ſont moins fraîches, les beautés du ſerrail ſont moins vives, les houris du paradis ſont moins piquantes. Jamais ſi douce jouiſſance ne s'offrit au cœur & aux ſens d'un mortel. Ah ! du moins, ſi je l'avois ſu goûter pleine & entière un ſeul moment !..... Je la goûtai, mais ſans

charme. J'en émouſſai tous les délices ; je les tuai comme à plaiſir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaiſe tête, le poiſon de ce bonheur inéfable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il eſt une circonſtance de ma vie, qui peigne bien mon naturel, c'eſt celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriſer ici la fauſſe bienſéance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous ſoyez, qui voulez connoître un homme, oſez lire les deux ou trois pages qui ſuivent, vous allez connoître à plein J. J. Rouſſeau.

J'entrai dans la chambre d'une courtiſanne comme dans le ſanctuaire de l'amour & de la beauté ; j'en crus voir la divinité dans ſa

perſonne. Je n'aurois jamais cru que ſans reſpect & ſans eſtime on pût rien ſentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu dans les premières familiarités, le prix de ſes charmes & de ſes careſſes, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout-à-coup au lieu des flammes qui me dévoroient, je ſens un froid mortel courir dans mes veines ; les jambes me flageolent, & prêt à me trouver mal, je m'aſſeye, & je pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cauſe de mes larmes, & ce qui me paſſoit par la tête en ce moment ? Je me diſois : cet objet dont je diſpoſe, eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'amour ; l'eſprit, le corps, tout en eſt parfait ; elle eſt auſſi bonne & généreuſe qu'elle

eſt aimable & belle. Les grands, les princes, devroient être ſes eſclaves; les ſceptres devroient être à ſes pieds. Cependant, la voilà miſérable coureuſe, livrée au public; un capitaine de vaiſſeau marchand diſpoſe d'elle; elle vient ſe jeter à ma tête, à moi qu'elle ſait qui n'ait rien, à moi dont le mérite qu'elle ne peut connoître doit être nul à ſes yeux. Il y a là quelque choſe d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, faſcine mes ſens & me rend la dupe d'une indigne ſalope, ou il faut que quelque défaut ſecret que j'ignore, détruiſe l'effet de ſes charmes & la rende odieuſe à ceux qui devroient ſe la diſputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'eſprit ſingulière, & il ne me vint pas même à l'eſprit, que la v..... pût y avoir part. La fraîcheur de ſes

chairs, l'éclat de ſon coloris, la blancheur de ſes dents, la douceur de ſon haleine, l'air de propreté répandu ſur toute ſa perſonne, éloignoient de moi ſi parfaitement cette idée, qu'en doute encore ſur mon état depuis la Padoana, je me faiſois plutôt un ſcrupule de n'être pas aſſez ſain pour elle, & je ſuis très-perſuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas. Ces réflexions ſi bien placées, m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faiſoit ſurement un ſpectacle tout nouveau dans la circonſtance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre & paſſé devant ſon miroir, elle comprit, & mes yeux lui confirmèrent, que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir & d'effacer cette petite

honte. Mais au moment que j'étois prêt à me pâmer ſur une gorge qui ſembloit pour la première fois ſouffrir la bouche & la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avoit un téton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce téton n'eſt pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un téton borgne, & perſuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner & retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante perſonne dont je puſſe me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une eſpèce de monſtre, le rebut de la nature, des hommes, & de l'amour. Je pouſſai la ſtupidité juſqu'à lui parler de ce téton borgne. Elle prit d'abord la choſe en plaiſantant, &

dans ſon humeur folâtre, dit & fit des choſes à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, ſe rajuſter, ſe redreſſer, & ſans dire un ſeul mot, s'aller mettre à ſa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ôta, fut s'aſſeoir ſur un lit de repos, ſe leva le moment d'après, & ſe promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid & dédaigneux : *Zanetto, laſcia le donne, e ſtudia la matamatica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous qu'elle remit au troiſième jour en ajoutant avec un ſourire ironique que je devois avoir beſoin de repos. Je paſſai ce temps mal à mon aiſe, le cœur plein de ſes charmes & de ſes grâces, ſen-

tant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les momens ſi mal employés qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, & néanmoins inquiet encore malgré que j'en euſſe, de concilier les perfections de cette adorable fille, avec l'indignité de ſon état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne ſais ſi ſon tempérament ardent eût été plus content de cette viſite. Son orgueil l'eut été du moins, & je me faiſois d'avance une jouiſſance délicieuſe de lui montrer de toutes manières comment je ſavois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas ſenti

tout mon amour en la poſſédant, je le ſentis bien cruellement en la perdant. Mon regret inſenſé ne m'a point quitté. Toute aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me conſoler de la perdre ; mais de quoi je n'ai pu me conſoler, je l'avoue, c'eſt qu'elle n'ait emporté de moi qu'un ſouvenir mépriſant.

Voilà mes deux hiſtoires. Les dix-huit mois que j'ai paſſés à Veniſe, ne m'ont fourni de plus à dire, qu'un ſimple projet tout au plus. Carrio étoit galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaiſie d'en avoir une à ſon tour, & comme nous étions inſéparables, il me propoſa l'arrangement peu rare à Veniſe d'en avoir une à nous deux. J'y conſentis. Il s'agiſſoit de la trouver sûre. Il

chercha tant qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que ſon indigne mère cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir enſemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cet enfant. Elle étoit blonde & douce comme un agneau ; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très-peu de choſe à Veniſe : nous donnâmes quelque argent à la mère & pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix ; pour lui procurer un talent de reſſource, nous lui donnâmes une épinette & un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux ſequins par mois, & nous en épargnoit davantage en autres dépenſes : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit ſemer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contens d'aller là paſſer les ſoirées, cauſer & jouer très-

très-innocemment avec cet enfant, nous nous amuſions plus agréablement peut-être que ſi nous l'avions poſſédée. Tant il eſt vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes eſt moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Inſenſiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un attachement paternel, auquel les ſens avoient ſi peu de part, qu'à meſure qu'il augmentoit il m'auroit été moins poſſible de les y faire entrer, & je ſentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette fille devenue nubile, comme d'un inceſte abominable. Je voyois les ſentimens du bon Carrio prendre à ſon inſçu le même tour. Nous nous ménagions ſans y penſer des plaiſirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée, & je ſuis certain

que quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de ſon innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma cataſtrophe arrivée peu de temps après, ne me laiſſa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre, & je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet en ſortant de chez M. de M..... étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur ſort écartant les obſtacles, pût me réunir à ma pauvre maman; mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle & la ſottiſe qu'il fit d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, & me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Veniſe ma réſolution à

M. du Theil chargé par intérim des affaires étrangères après la mort de M. Amelot. Je partis auſſitôt que ma lettre : je pris ma route par Bergame, Côme & Domo d'Oſſola; je traverſai le St. Plomb. A Sion M. de Chaignon chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : à Genève M. de la Cloſure m'en fit autant. J'y renouvelai connoiſſance avec M. de Gauffecourt, dont j'avois quelque argent à recevoir. J'avois traverſé Nyon ſans voir mon père; non qu'il ne m'en coûtât extrêmement, mais je n'avois pu me réſoudre à me montrer à ma belle-mère après mon déſaſtre, certain qu'elle me jugeroit ſans vouloir m'écouter. Le libraire Du Villard, ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cauſe, & pour le réparer ſans m'expoſer à voir ma

belle-mère, je pris une chaiſe, & nous fûmes enſemble à Nyon deſcendre au cabaret. Du Villard s'en fut chercher mon pauvre père, qui vint tout courant m'embraſſer. Nous ſoupâmes enſemble, & après avoir paſſé une ſoirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Genève avec Du Villard, pour qui j'ai toujours conſervé de la reconnoiſſance du bien qu'il me fit en cette occaſion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon, mais j'y voulus paſſer pour vérifier une friponnerie bien baſſe de M. de M..... J'avois fait venir de Paris une petite caiſſe contenant une veſte brodée en or, quelques paires de manchettes & ſix paires de bas de ſoie blancs; rien de plus. Sur la propoſition qu'il m'en fit lui-même je fis ajouter cette caiſſe ou plutôt cette boîte,

à ſon bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en payement de mes appointemens, & qu'il avoit écrit de ſa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il appeloit ballot, peſoit onze quintaux, & il m'en avoit paſſé le port à un prix énorme. Par les ſoins de M. Boy-de-la-Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin ſon oncle, il fut vérifié ſur les regiſtres des douanes de Lyon & de Marſeille, que ledit ballot ne peſoit que quarante-cinq livres, & n'avoit payé le port qu'à raiſon de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de M....., & muni de ces pièces & de pluſieurs autres de la même force, je me rendis à Paris très-impatient d'en faire uſage. J'eus durant toute cette longue route de petites aventures, à Côme, en Va-

lois, & ailleurs. Je vis pluſieurs choſes, entr'autres les isles Boromées qui mériteroient d'être décrites. Mais le temps me gagne, les eſpions m'obsèdent; je ſuis forcé de faire à la hâte & mal, un travail qui demanderoit le loiſir & la tranquillité qui me manquent. Si jamais la providence jetant les yeux ſur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les deſtine à refondre ſi je puis cet ouvrage, ou à y faire au moins un ſupplément dont je ſens qu'il a grand beſoin (*).

Le bruit de mon hiſtoire m'avoit dévancé, & en arrivant je trouvai que dans les bureaux, & dans le public tout le monde étoit ſcandaliſé des folies de l'ambaſſadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Veniſe, malgré les preuves

(*) J'ai renoncé à ce projet.

ſans replique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune juſtice. Loin d'avoir ni ſatisfaction ni réparation, je fus même laiſſé à la diſcrétion de l'ambaſſadeur pour mes appointemens, & cela par l'unique raiſon que, n'étant pas François, je n'avois pas droit à la protection nationale, & que c'étoit une affaire particulière entre lui & moi. Tout le monde convint avec moi que j'étois offenſé, lézé, malheureux, que l'ambaſſadeur étoit un extravagant cruel, inique, & que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi! il étoit l'ambaſſadeur; je n'étois, moi, que le ſecrétaire.

Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainſi, vouloit que je n'obtinſſe aucune juſtice, & je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier & de traiter publiquement ce fou comme il le méri-

toit, on me diroit à la fin de me taire, & c'étoit ce que j'attendois, bien réſolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de miniſtre des affaires étrangères. On me laiſſa clabauder, on m'encouragea même, on faiſoit chorus: mais l'affaire en reſta toujours là, juſqu'à-ce que, las d'avoir toujours raiſon & jamais juſtice, je perdis enfin courage, & plantai-là tout.

La ſeule perſonne qui me reçut mal & dont j'aurois le moins attendu cette injuſtice, fut Mde. de B.....l. Toute pleine des prérogatives du rang & de la nobleſſe, elle ne put jamais ſe mettre dans la tête qu'un ambaſſadeur pût avoir tort avec ſon ſecrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus ſi piqué qu'en ſortant de chez elle, je lui écrivis une des fortes

& vives lettres que j'aye peut-être écrites, & n'y ſuis jamais retourné. Le P. Caſtel me reçut mieux; mais à travers le patelinage jéſuitique, je le vis ſuivre aſſez fidellement une des grandes maximes de la ſociété, qui eſt d'immoler toujours le plus foible au plus puiſſant. Le vif ſentiment de la juſtice de ma cauſe & ma fierté naturelle, ne me laiſsèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je ceſſai de voir le P. Caſtel, & par-là d'aller aux Jéſuites où je ne connoiſſois que lui ſeul. D'ailleurs, l'eſprit tyrannique & intrigant de ſes confrères, ſi différent de la bonhomie du bon père Hemet me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, ſi ce n'eſt le P. Berthier que je vis deux ou trois fois chez M. D...n, avec lequel il travailloit de

toute ſa force à la réfutation de Monteſquieu.

Achevons, pour n'y plus revenir, ce qui me reſte à dire de M. de M..... Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne lui falloit pas un ſecrétaire, mais un clerc de procureur. Il ſuivit cet avis, & me donna réellement pour ſucceſſeur un vrai procureur, qui dans moins d'un an lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chaſſa, le fit mettre en priſon, chaſſa ſes gentilshommes avec eſclandre & ſcandale, ſe fit partout des querelles, reçut des affronts qu'un valet n'endureroit pas, & finit à force de folies, par ſe faire rappeler & renvoyer planter ſes choux. Apparemment que parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, ſon affaire avec moi ne fut pas oubliée. Du moins peu de temps après ſon retour, il m'envoya ſon

maître-d'hôtel pour ſolder mon compte & me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là; mes dettes de Veniſe, dettes d'honneur ſi jamais il en fut, me peſoient ſur le cœur. Je ſaiſis le moyen qui ſe préſentoit de les acquitter, de même que le billet de Z.....o N..i. Je reçus ce qu'on voulut me donner, je payai toutes mes dettes, & je reſtai ſans un ſol comme auparavant, mais ſoulagé d'un poids qui m'étoit inſupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de M..... qu'à ſa mort que j'appris par la voix publique. Que Dieu faſſe paix à ce pauvre homme! Il étoit auſſi propre au métier d'ambaſſadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant, il n'avoit tenu qu'à lui de ſe ſoutenir honorablement par mes ſervices, & de me faire

avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvon m'avoit deſtiné dans ma jeuneſſe, & dont par moi ſeul je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La juſtice & l'inutilité de mes plaintes me laiſsèrent dans l'ame un germe d'indignation contre nos ſottes inſtitutions civiles, où le vrai bien public & la véritable juſtice ſont toujours ſacrifiés à je ne ſais quel ordre apparent, deſtructif en effet de tout ordre, & qui ne fait qu'ajouter la ſanction de l'autorité publique à l'oppreſſion du foible & à l'iniquité du fort. Deux choſes empêchèrent ce germe de ſe développer pour lors comme il a fait dans la ſuite : l'une qu'il s'agiſſoit de moi dans cette affaire, & que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand & de noble, ne ſauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juſte, & du beau d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié qui tempéroit & calmoit ma colère par l'aſcendant d'un ſentiment plus doux. J'avois fait connoiſſance à Veniſe avec un Biſcayen, ami de mon ami de Carrio, & digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talens, & pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux arts, & n'imaginant rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans ſa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délaſſement d'un génie comme le ſien fait pour cultiver les ſciences, & je lui conſeillai pour en prendre le goût, un voyage & ſix mois de ſéjour à Paris. Il me crut & fut à Paris. Il

y étoit & m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui ; il m'en offrit la moitié, je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoiſſances. Rien n'étoit au-deſſus de ſa portée ; il dévoroit & digéroit tout avec une prodigieuſe rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à ſon eſprit, que le beſoin de ſavoir tourmentoit ſans qu'il s'en doutât lui-même ! Quels tréſors de lumières & de vertus je trouvai dans cette ame forte ! Je ſentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit : nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes : nous diſputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord ſur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter, & tout en nous contrariant ſans ceſſe, aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares que l'Eſpagne ſeule produit, & dont elle produit trop peu pour ſa gloire. Il n'avoit pas ces violentes paſſions nationales communes dans ſon pays. L'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans ſon eſprit, que le déſir dans ſon cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, & je lui ai ſouvent ouï dire avec beaucoup de ſang-froid, qu'un mortel ne pouvoit pas offenſer ſon ame. Il étoit galant ſans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfans. Il ſe plaiſoit avec les maîtreſſes de ſes amis, mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun déſir d'en avoir. Les flammes de la vertu, dont ſon cœur étoit dévoré ne permirent jamais à celles de ſes ſens de naître.

Après ſes voyages il s'eſt marié,

il eſt mort jeune, il a laiſſé des enfans; & je ſuis perſuadé comme de mon exiſtence que ſa femme eſt la première & la ſeule qui lui ait fait connoître les plaiſirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot comme un eſpagnol, mais en-dedans c'étoit la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui ſeul de tolérant depuis que j'exiſte. Il ne s'eſt jamais informé d'aucun homme comment il penſoit en matière de religion. Que ſon ami fut juif, proteſtant, turc, bigot, athée, peut lui importoit, pourvu qu'il fût honnête-homme. Obſtiné, têtu pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agiſſoit de religion, même de morale, il ſe recueilloit, ſe taiſoit, ou diſoit ſimplement : *je ne ſuis chargé que de moi.* Il eſt incroyable qu'on puiſſe aſſocier autant d'élévation d'ame avec un eſprit de détail porté

porté juſqu'à la minutie. Il partageoit & fixoit d'avance l'emploi de ſa journée par heures, quarts-d'heure, & minutes, & ſuivoit cette diſtribution avec un tel ſcrupule que ſi l'heure eut ſonné tandis qu'il liſoit ſa phraſe, il eut fermé le livre ſans achever. De toutes ces meſures de temps ainſi rompues, il y en avoit pour telle étude, il y en avoit pour telle autre; il y en avoit pour la réflexion, pour la converſation, pour l'office, pour Locke, pour le roſaire, pour les viſites, pour la muſique, pour la peinture; & il n'y avoit ni plaiſir, ni tentation, ni complaiſance, qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir ſeul l'auroit pu. Quand il me faiſoit la liſte de ſes diſtributions afin que je m'y conformaſſe, je commençois par rire, & je finiſſois par pleurer d'admi-

ration. Jamais il ne gênoit perſonne, ni ne ſupportoit la gêne; il bruſquoit les gens qui par politeſſe vouloient le gêner. Il étoit emporté ſans être boudeur. Je l'ai vu ſouvent en colère, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit ſi gai que ſon humeur: il entendoit raillerie, & il aimoit à railler. Il y brilloit même & il avoit le talent de l'épigramme. Quant on l'animoit il étoit bruyant & tapageur en paroles; ſa voix s'entendoit de loin. Mais tandis qu'il crioit, on le voyoit ſourire, & tout à travers ſes emportemens, il lui venoit quelque mot plaiſant qui faiſoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint eſpagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain preſque blond. Il étoit grand & bien fait. Son corps fut formé pour loger ſon ame.

Ce ſage de cœur ainſi que de tête ſe connoiſſoit en hommes & fut mon ami. C'eſt toute ma réponſe à quiconque ne l'eſt pas. Nous nous liâmes ſi bien que nous fîmes le projet de paſſer nos jours enſemble. Je devois dans quelques années aller à Aſcoytia, pour vivre avec lui dans ſa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous, la veille de ſon départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événemens poſtérieurs, mes déſaſtres, ſon mariage, ſa mort enfin nous ont ſéparés pour toujours. On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réuſſiſſent: les projets innocens des bons n'ont preſque jamais d'accompliſſement.

Ayant ſenti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de

ne m'y plus expoſer. Ayant vu renverſer dès leur naiſſance les projets d'ambition que l'occaſion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois ſi bien commencée, & dont néanmoins je venois d'être expulſé, je réſolus de ne plus m'attacher à perſonne, mais de reſter dans l'indépendance en tirant parti de mes talens dont enfin je commençois à ſentir la meſure, & dont j'avois trop modeſtement penſé juſqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Veniſe; & pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'Altuna je retournai loger à mon ancien hôtel St. Quentin, qui dans un quartier ſolitaire, & peu loin du Luxembourg, m'étoit plus commode pour travailler à mon aiſe, que la bruyante rue S. Honoré.

Là m'attendoit la ſeule conſolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, & qui ſeule me la rend ſupportable. Ceci n'eſt pas une connoiſſance paſſagère; je dois entrer dans quelque détail ſur la manière dont elle ſe fit.

Nous avions une nouvelle hôteſſe qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de ſon pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous ainſi que l'hôteſſe. Cette fille appelée Thérèſe le Vaſſeur, étoit de bonne famille. Son père étoit officier de la monnoie d'Orléans, ſa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfans. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le père ſe trouva ſur le pavé; la mère ayant eſſuyé des banqueroutes fit mal ſes affaires, quitta le commerce & vint à Paris avec ſon mari & ſa fille,

qui les nourriſſoit tous trois de ſon travail.

La première fois que je vis paroître cette fille à table, je fus frappé de ſon maintien modeſte, & plus encore de ſon regard vif & doux, qui pour moi n'eut jamais ſon ſemblable. La table étoit compoſée outre M. de Bonnefond de pluſieurs abbés Irlandois, gaſcons, & autres gens de pareille étoffe. Notre hôteſſe elle-même avoit rôti le balai : il n'y avoit là que moi ſeul qui parlât & ſe comportât décemment. On agaça la petite ; je pris ſa défenſe. Auſſitôt les lardons tombèrent ſur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compaſſion, la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières & dans les propos, ſurtout avec le ſexe. Je

devins hautement ſon champion. Je la vis ſenſible à mes ſoins, & ſes regards, animés par la reconnoiſſance qu'elle n'oſoit exprimer de bouche, n'en devenoient que plus pénétrans.

Elle étoit très-timide ; je l'étois auſſi. La liaiſon que cette diſpoſition commune ſembloit éloigner, ſe fit pourtant très-rapidement. L'hôteſſe, qui s'en apperçut, devint furieuſe, & ſes brutalités, avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant d'appui que moi ſeul dans la maiſon, me voyoit ſortir avec peine, & ſoupiroit après le retour de ſon protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos diſpoſitions eut bientôt ſon effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête-homme ; elle ne ſe trompa pas. Je crus voir en elle une fille ſenſible, ſimple

& ſans coquetterie ; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouſerois jamais. L'amour, l'eſtime, la ſincérité naïve furent les miniſtres de mon triomphe, & c'étoit parce que ſon cœur étoit tendre & honnête que je fus heureux ſans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchaſſe de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois, recula mon bonheur plus que toute autre choſe. Je la vis interdite & confuſe avant de ſe rendre, vouloir ſe faire entendre, & n'oſer s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cauſe de ſon embarras, j'en imaginai une bien fauſſe, & bien inſultante pour ſes mœurs, & croyant qu'elle m'avertiſſoit que ma ſanté couroit des riſques, je tombai dans des perplexités qui

ne me retinrent pas, mais qui durant pluſieurs jours empoiſonnèrent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce ſujet étoient autant d'énigmes & d'amphigouris plus que riſibles. Elle fut prête à me croire abſolument fou ; je fus prêt à ne ſavoir plus que penſer d'elle. Enfin nous nous expliquâmes : elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au ſortir de l'enfance, fruit de ſon ignorance & de l'adreſſe d'un ſéducteur. Sitôt que je la compris je fis un cri de joie : Pucelage ! m'écriai-je ; c'eſt bien à Paris, c'eſt bien à vingt ans, qu'on en cherche ! Ah, ma Thérèſe ! je ſuis trop heureux de te poſſéder ſage & ſaine, & de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à

me donner un amuſement. Je vis que j'avois plus fait, & que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion ſur ma ſituation, me firent ſentir qu'en ne ſongeant qu'à mes plaiſirs j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit à la place de l'ambition éteinte, un ſentiment vif qui remplît mon cœur. Il falloit, pour tout dire, un ſucceſſeur à maman; puiſque je ne devois plus vivre avec elle il me falloit quelqu'un qui vécût avec ſon élève, & en qui je trouvaſſe la ſimplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée, & domeſtique me dédommageât du ſort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois abſolument ſeul, mon cœur étoit vide, mais il n'en falloit qu'un pour

le remplir. Le ſort m'avoit ôté, m'avoit aliéné du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès-lors j'étois ſeul, car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout & rien. Je trouvois dans Thérèſe le ſupplément dont j'avois beſoin; par elle je vécus heureux autant que je pouvois l'être ſelon le cours des événemens.

Je voulus d'abord former ſon eſprit. J'y perdis ma peine. Son eſprit eſt ce que l'a fait la nature; la culture & les ſoins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien ſu lire, quoiqu'elle écrive paſſablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran ſur lequel je m'efforçai, durant plus d'un mois, à lui faire connoître les heures. A peine

les connoît-elle encore à préſent. Elle n'a jamais pu ſuivre l'ordre des douze mois de l'année, & ne connoît pas un ſeul chiffre, malgré tous les ſoins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne ſait ni compter l'argent, ni le prix d'aucune choſe. Le mot qui lui vient en parlant eſt ſouvent l'oppoſé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ſes phraſes, pour amuſer Mde. de Luxembourg, & ſes qui-pro-quo ſont devenus célèbres dans les ſociétés où j'ai vécu. Mais cette perſonne ſi bornée, &, ſi l'on veut, ſi ſtupide, eſt d'un conſeil excellent dans les occaſions difficiles. Souvent, en Suiſſe, en Angleterre, en France, dans les cataſtrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à ſuivre; elle m'a tiré

des dangers où je me précipitois aveuglément, & devant les dames du plus haut rang, devant les grands & les princes, ſes ſentimens, ſon bon ſens, ſes réponſes & ſa conduite lui ont attiré l'eſtime univerſelle, & à moi, ſur ſon mérite, des complimens dont je ſentois la ſincérité.

Auprès des perſonnes qu'on aime le ſentiment nourrit l'eſprit ainſi que le cœur, & l'on a peu beſoin de chercher ailleurs des idées.

Je vivois avec ma Thérèſe auſſi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée auprès de la marquiſe de Monpipeau, faiſoit le bel eſprit, vouloit diriger le ſien, & gâtoit par ſon aſtuce la ſimplicité de notre commerce.

L'ennui de cette importunité me fit un peu ſurmonter la ſotte honte

de n'oſer me montrer avec Thérèſe en public ; & nous faiſions, tête-à-tête, de petites promenades champêtres & de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit ſincèrement, & cela redoubloit ma tendreſſe. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout : l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le préſent prolongé : je ne déſirois rien que d'en aſſurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre diſſipation ſuperflue & inſipide. Je ne ſortois plus que pour aller chez Thérèſe ; ſa demeure devint preſque la mienne. Cette vie retirée devint ſi avantageuſe pour mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait ; paroles & muſique. Il reſtoit ſeulement quelques accompagnemens & rempliſſages à faire.

Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je propoſai à Philidor de s'en charger, en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, & fit quelques rempliſſages dans l'acte d'Ovide : mais il ne put ſe captiver à ce travail aſſidu pour un profit éloigné, & même incertain. Il ne revint plus, & j'achevai ma beſogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'étoit un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit iſolé. Je penſai à me faire jour par M. de la Poplinière, chez qui Gauffecourt, de retour de Genève, m'avoit introduit. M. de la Poplinière étoit le Mécène de Rameau : Mde. de la Poplinière étoit ſa très-humble écolière. Rameau faiſoit, comme on dit, la pluie & le beau temps dans cette maiſon. Jugeant

qu'il protégeroit avec plaiſir l'ouvrage d'un de ſes diſciples, je voulus lui montrer le mien. Il refuſa de le voir, diſant qu'il ne pouvoit lire des partitions, & que cela le fatiguoit trop. La Poplinière dit là-deſſus, qu'on pouvoit le lui faire entendre, & m'offrit de raſſembler des muſiciens pour en exécuter des morceaux: je ne demandois pas mieux. Rameau conſentit en grommelant & répétant ſans ceſſe que ce devoit être une belle choſe que de la compoſition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle, & qui avoit appris la muſique tout ſeul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou ſix morceaux choiſis. On me donna une dixaine de ſymphoniſtes, & pour chanteurs Albert, Bérard, & Mlle. Bourbonnois. Rameau commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ſes éloges

éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laiſſa paſſer aucun morceau ſans donner des ſignes d'impatience: mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle & ſonore, & l'accompagnement très-brillant, il ne put plus ſe contenir; il m'apoſtropha avec une brutalité qui ſcandaliſa tout le monde, ſoutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre, étoit d'un homme conſommé dans l'art, & le reſte d'un ignorant qui ne ſavoit pas même la muſique; & il eſt vrai que mon travail inégal & ſans règle, étoit tantôt ſublime & tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie & que la ſcience ne ſoutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard ſans talent & ſans goût. Les aſſiſtans, & ſurtout

le maître de la maiſon, ne penſèrent pas de même. M. de Richelieu qui, dans ce temps-là, voyoit beaucoup M. & Mde. de la Poplinière, ouit parler de mon ouvrage, & voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand chœur & en grand orcheſtre, aux frais du Roi, chez M. de Bonneval, intendant des menus. Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut ſurprenant: M. le Duc ne ceſſoit de s'écrier & d'applaudir, & à la fin d'un chœur, dans l'acte du Taſſe, il ſe leva, vint à moi & me ſerrant la main: M. Rouſſeau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui tranſporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau: je veux faire donner cet ouvrage à Verſailles.

Mde. de la Poplinière, qui étoit

là, ne dit pas un mot. Rameau, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain Mde. de la Poplinière me fit, à ſa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaiſſer ma pièce, & me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, & qu'elle ne me conſeilloit pas de compter ſur mon opéra. M. le duc arriva peu après & me tint un tout autre langage, me dit des choſes flatteuſes ſur mes talens, & me parut toujours diſpoſé à faire donner ma pièce devant le Roi. Il n'y a, dit-il que l'acte du Taſſe qui ne peut paſſer à la Cour: il en faut faire un autre. Sur ce ſeul mot j'allai m'enfermer chez moi, & dans trois ſemaines, j'eus fait, à la place du Taſſe, un autre acte, dont le ſujet étoit Héſiode inſpiré par une muſe. Je trou-

vai le ſecret de faire paſſer dans cet acte une partie de l'hiſtoire de mes talens, & de la jalouſie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins giganteſque, & mieux ſoutenue que celle du Taſſe. La muſique en étoit auſſi noble & beaucoup mieux faite, & ſi les deux autres actes avoient valu celui-là, la pièce entière eut avantageuſement ſoutenu la repréſentation : mais tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entrepriſe ſuſpendit l'exécution de celle-là.

L'hiver, qui ſuivit la bataille de Fontenoi, il y eut beaucoup de fêtes à Verſailles, entr'autres pluſieurs opéra au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé : *la Princeſſe de Navarre*, dont Rameau avoit

fait la muſique, & qui venoit d'être changé & réformé ſous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau ſujet demandoit pluſieurs changemens aux divertiſſemens de l'ancien, tant dans les vers que dans la muſique.

Il s'agiſſoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, & Rameau, tous deux occupés pour lors à l'opéra du Temple de la gloire, ne pouvant donner des ſoins à celui-là ; M. de Richelieu penſa à moi, me fit propoſer de m'en charger, & pour que je puſſe examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya ſéparément le poëme & la muſique. Avant toute choſe, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, & je lui écrivis à ce ſujet une lettre très-honnête & même reſpec-

tueuſe, comme il convenoit. Voici ſa réponſe.

15 *Décembre* 1745.

" Vous réuniſſez, Monſieur, „ deux talens qui ont toujours été „ ſéparés juſqu'à préſent. Voilà „ déjà deux bonnes raiſons pour „ moi de vous eſtimer, & de cher- „ cher à vous aimer. Je ſuis fâché „ pour vous que vous employiez „ ces deux talens à un ouvrage qui „ n'en eſt pas trop digne. Il y a „ quelques mois que M. le duc de „ Richelieu m'ordonna abſolument „ de faire en un clin-d'œil une pe- „ tite & mauvaiſe eſquiſſe de quel- „ ques ſcènes inſipides & tron- „ quées, qui devoient s'ajuſter à „ des divertiſſemens qui ne ſont „ point faits pour elles. J'obéis „ avec la plus grande exactitude, „ je fis très-vîte & très-mal. J'en- „ voyai ce miſérable croquis à M.

„ le duc de Richelieu, comptant „ qu'il ne ſerviroit pas, ou que je „ le corrigerois. Heureuſement il „ eſt entre vos mains, vous en êtes „ le maître abſolu; j'ai perdu en- „ tièrement tout cela de vue. Je „ ne doute pas que vous n'ayez „ rectifié toutes les fautes échap- „ pées néceſſairement dans une „ compoſition ſi rapide d'une ſim- „ ple eſquiſſe, que vous n'ayez „ ſuppléé à tout.

„ Je me ſouviens qu'entre au- „ tres balourdiſes, il n'eſt pas dit „ dans ces ſcènes qui lient les di- „ vertiſſemens, comment la prin- „ ceſſe Grenadine paſſe tout-d'un- „ coup d'une priſon dans un jardin „ ou dans un palais. Comme ce „ n'eſt point un magicien qui lui „ donne des fêtes, mais un ſei- „ gneur Eſpagnol, il me ſemble „ que rien ne doit ſe faire par en-